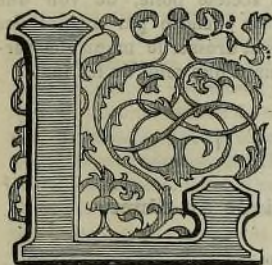


JOURNAL DES DEMOISELLES
ET
PETIT COURRIER DES DAMES
RÉUNIS

MODES DE PARIS, CHRONIQUE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES,
ÉCONOMIE DOMESTIQUE

LE SAVOIR-VIVRE A TABLE



ES règles du savoir-vivre sont aujourd'hui peu pratiquées. Elles sont peu pratiquées parce qu'elles ne sont pas connues et qu'elles s'oublient de plus en plus.

C'est peut-être à table que la négligence ou l'ignorance des principes admis par la bonne compagnie a quelque chose de plus choquant et de moins supportable. Ces traditions représentent en effet ce que la politesse a de plus délicat et la raison de plus sensé.

Il ne paraîtra donc pas hors de propos de rappeler les vrais usages; et puisque le moment du dîner réunit chaque jour un si grand nombre de convives, il devient du plus haut intérêt de savoir exactement comment l'on doit se conduire, — avant — pendant — après le repas.

I

L'Invitation à dîner.

Il n'est pas sans importance de savoir quelle forme est préférable pour une invitation, et si elle doit être orale ou écrite, faite dans une visite ou par une lettre.

Il n'y a point à cet égard de règle absolue, ou

plutôt la règle change complètement suivant la diversité des circonstances.

Il peut en effet se présenter deux cas.

Où l'invitation est telle qu'en aucun cas elle ne saurait être refusée : ou, au contraire, elle est toute gracieuse et dépend, de part et d'autre, d'un bon vouloir réciproque.

Un repas de noces, de baptême, de fête, de fiançailles, contient forcément un certain nombre de parents, d'amis, d'intéressés dont la présence est fondamentale : ce sont pour ainsi dire des invités de droit. En pareil cas, un refus de leur part deviendrait un scandale et entraînerait une rupture. Dès lors, la personne qui donne le dîner est bien à son aise pour aller à domicile prier individuellement chacun de ses futurs convives. D'avance, elle est assurée de l'accueil qui sera fait à sa prière : elle aura tous les torts du monde de se dispenser de cet acte de haute courtoisie.

Il n'en va pas de même s'il s'agit d'un dîner ordinaire, dont le seul but est d'établir des liens plus intimes et plus suivis entre un certain nombre de personnes fréquentant d'ordinaire le même salon. Ce dîner n'est qu'une occasion heureuse et commode d'augmenter de quelques unités choisies ce fond plus intime et plus constant qui forme, pour ainsi dire, le noyau d'une société.

Comme il y a précisément là une certaine part de nouveauté et d'inconnu dans ces relations à établir, il devient naturel et juste que la personne engagée à entrer dans cette situation conserve une pleine et entière liberté. Voilà

pourquoi il serait tout à fait inopportun de présenter son invitation dans l'entretien d'une visite. La personne à laquelle on s'adresse peut se trouver prise au dépourvu : il ne lui était peut-être jamais venu à la pensée que vous lui feriez cette avance. Elle éprouve donc avant de s'y rendre, le besoin de réfléchir sur les conséquences de la démarche qu'elle va faire, sur les inconvénients ou les avantages de sa présence dans votre salon, sur le nom des personnes qu'elle doit y rencontrer, sur les relations même superficielles, qui peuvent s'en suivre. Toutes ces raisons font qu'un certain temps et un certain loisir lui deviennent absolument nécessaires pour prendre un parti et pour répondre. C'est ce que permet au plus haut degré une lettre tour à tour reçue et renvoyée.

Si l'hôte qui donne un dîner doit choisir pour formuler son invitation entre une visite et une lettre, cette même alternative se pose également pour le futur convive. Les règles à suivre ne sont pas ici moins fixes et moins péremptoires.

Aucune raison absolument ne saurait dispenser personne de répondre sur-le-champ et par écrit au billet que l'on vient de recevoir. Les invitations sont comptées, le nombre des places limité; il ne faut à aucun prix qu'une maîtresse de maison ait à subir aucune indécision ni aucun retard. Aussi l'usage vous autorise-t-il, même en cas de refus, à ne donner par écrit aucune raison ni aucune explication. Le commentaire est réservé : il deviendra l'objet d'un entretien ultérieur. Ce qui importe avant tout, à l'heure et à la minute présentes, c'est que la maîtresse de maison soit renseignée le plus vite et le plus sûrement possible. Voilà pourquoi les amis les plus proches et les parents eux-mêmes, malgré l'intimité des rapports, sont, comme les autres, avertis par écrit et ne doivent pas mettre moins de soin et de diligence que les autres à répondre.

Bien que vous ayez satisfait d'une façon correcte et prompte et, au besoin, par l'envoi exprès d'un domestique, à cette mise en demeure, vous n'êtes point absolument quitte, surtout s'il s'agit d'une invitation de gala et faite, par conséquent, dans les délais de la haute cérémonie. Il se trouve dès lors, dans l'intervalle compris entre le moment présent et la date du festin, au moins un des jours pendant lesquels la maîtresse de la maison reçoit. Il est donc tout naturel, sinon absolument obligatoire, de vous y présenter en personne. Vous y avez du reste un autre intérêt encore que celui de vous montrer irréprochablement poli. Votre visite sera pour la maîtresse de la maison une occasion naturelle de vous mettre au courant des convives, de vous donner quelques indications utiles sur la nature et sur l'esprit de la réunion projetée. Cette façon si simple et si française de se renseigner me paraît bien préférable à la coutume anglaise, qui mentionne

au bas de la lettre la tenue dans laquelle on doit se présenter : l'indication peut être commode, mais elle n'en a pas moins quelque chose d'impérieux; aussi, en France, la réserve-t-on uniquement pour les réunions publiques où les convives s'introduisent pour leur argent; la mention du costume n'est plus alors qu'une indication officieuse, laquelle vous évite l'inconvénient de vous singulariser.

On a tenté, sans aucun succès, d'envoyer à chacun des futurs convives la liste des personnes qu'il devait rencontrer au dîner; mais, avec le grand nombre des invitations qui n'aboutissent pas, il devenait bien difficile de constituer un programme sans être exposé à un changement de spectacle. Nul ne peut être sûr d'avoir à sa table le personnage attractif sur lequel il comptait le plus; le maître de la maison risquerait fort d'être réduit à faire l'aveu du fameux vers de Boileau :

Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert ni Molière.

De telles indications sont affaire de conversation : les changements passent ainsi sans difficulté. D'ailleurs, cet embarras mis à part, il n'est pas séant peut-être ni conforme à l'aimable aisance de la société polie, de voir une maîtresse de maison rendre par avance des comptes à ses hôtes et dresser le menu des personnes en même temps que celui du festin.

II

L'Arrivée au dîner.

Il ne suffit pas d'avoir accepté une invitation dans les règles : ce n'est là que le commencement. Il faut encore y faire honneur et se montrer fidèle au rendez-vous.

Rien de plus important et de plus difficile que de se présenter au logis de l'amphitryon à l'heure exactement convenable : il faut éviter avec un soin extrême ou d'arriver trop tôt, de peur de l'encombrer, ou de se présenter trop tard avec la mauvaise grâce de l'avoir fait attendre.

Il y a aujourd'hui bien peu de personnes capables d'encourir le reproche d'arriver trop tôt. On dirait que notre civilisation prend de plus en plus l'habitude de marcher sur le retard, et l'on ne rencontre partout que des gens pressés qui se dépêchent sans pouvoir être à temps. L'exactitude était jadis la première règle du savoir-vivre, mais elle disparaît de plus en plus, comme tant d'autres façons de la politesse.

Cette exactitude, familière, dit-on, aux anciens monarques et qui ne comportait aucun retard, n'admettait pas davantage qu'on se trouvât en avance, même d'un petit nombre d'instant. On raconte à ce sujet l'anecdote plaisante d'une

sous-préfecture de province, dont la petite ville se réduisait tout entière à une seule rue, laquelle venait aboutir en droite ligne à la demeure du sous-préfet. Ce magistrat, aux grands jours de l'été, avait invité à un festin de gala les plus notables de la cité. Chacun d'eux, en grande tenue, demeurait aux aguets derrière les vitres de son premier étage, attendant que quelqu'un s'engageât sur la route afin de se mettre à sa suite et de ne point arriver le premier. Le patient demeurait ferme et se faisait un point d'honneur de ne pas quitter son poste d'observation. Cet état de choses aurait pu durer indéfiniment, si le sous-préfet, homme d'esprit, n'avait pris le parti extrême d'envoyer par un détournement son propre valet de chambre descendre la grande rue depuis sa plus lointaine extrémité, sous le costume et avec la démarche solennelle d'un invité. Les moutons de Panurge n'hésitèrent pas à se mettre à la suite.

Aujourd'hui beaucoup de personnes semblent lutter de sans-gêne à qui arrivera le plus tard : ce sont, dans plus d'une occasion, les jeunes ménages qui s'arrogent, bien mal à propos, le privilège de ces façons dédaigneuses et malséantes. Il n'est pas rare en effet, de notre temps, de voir rassemblés dans un salon avant de se mettre à table, des femmes âgées, des vieillards, des personnages considérables, quelquefois mêmes illustres : on attend, et malgré l'impasibilité absolue qui est de commande en pareil cas, on ne laisse pas de se chuchoter à l'oreille qu'on en est réduit à subir le bon plaisir de tels ou tels malappris. Il est si vrai, suivant la parole profonde de la Rochefoucauld, qu'on se vante des défauts dont on ne veut pas se corriger, que demain vous les retrouverez à une autre table, de nouveau en retard sans s'en alarmer, et de nouveau ridicules sans s'en apercevoir.

Il n'y a point ici de règle générale, ou plutôt la règle consiste à discerner les cas dans lesquels vous devez vous présenter le premier, et les occasions où il vous sied d'arriver lorsque la réunion est déjà complète.

Si vous êtes le parent, l'ami du maître de la maison, ou seulement au nombre des familiers et des habitués, si vous jouez vis-à-vis de lui un rôle subalterne et que vous lui ayez de notables obligations, il va sans dire que vous devez, dans une certaine mesure, vous regarder comme faisant partie de sa maison : vous êtes appelé à faire le fond de son salon, à le garnir de bonne heure de façon à épargner aux invités du jour la contrariété de se présenter les premiers dans une pièce vide et déserte. Il est même de très bon goût, pour peu que vous soyez très jeune, de vous ranger de vous-même, en raison de votre âge, à cette situation d'inférieur.

Il en va tout autrement lorsque, vu le nombre de vos années, vous avez quelque droit à figurer dans la catégorie des grands parents ou

dés ancêtres, lorsque vous êtes un personnage important et tenu, par conséquent, à faire respecter en vous le rang que vous occupez dans le monde, lorsque la fête se donne en votre honneur, et qu'en raison des circonstances, vous en devenez le héros principal. Dans ce cas, mais dans ce cas seulement, il devient naturel et juste que vous trouviez tout le monde réuni et qu'en effet on n'attende plus que vous. Il y a plus : si vous arriviez le premier et longtemps à l'avance, votre présence deviendrait un acte de mauvais goût, et presque un reproche pour ceux qui ne vous auraient pas précédé.

Au reste, il faut toujours tenir compte, dans une certaine mesure, des habitudes particulières du pays où l'on se trouve et de la maison où l'on va. Il y a là des exigences traditionnelles ; d'autant plus tyranniques qu'elles sont moins justifiées, et dont un homme bien élevé doit bien se garder de paraître s'apercevoir.

Si des circonstances imprévues et tout à fait impérieuses, comme serait un encombrement de voitures ou un accident de cheval, venaient à vous retarder, il ne faut pas imiter la maladresse qui consiste à balbutier ses excuses dans l'oreille de la maîtresse de maison. Votre retard ne l'intéresse pas seule, mais avec elle tout le reste de la compagnie. Il est donc tout à fait séant que, tout en dirigeant vers elle votre discours, vous prononciez vos excuses à haute et intelligible voix, puisqu'elles sont dues en bonne règle à chacune des personnes présentes. |

III

Le passage du salon dans la salle à manger.

Une fois que tout le monde est arrivé, il ne reste plus qu'à passer à la salle à manger.

Il est tout à fait convenable, même s'il y a quelque retard, de ne point faire annoncer le service minute pour minute après l'entrée du dernier survenant : ce serait là lui faire sentir son retard d'une façon accentuée, et une maîtresse de maison doit se souvenir que, hors le cas de nécessité absolue, elle n'a pas de leçons à donner.

C'est ici que commence, dans ce qu'il a de plus difficile, de plus délicat et de plus compliqué, le rôle de la maîtresse de maison.

Elle doit, avant tout, s'arranger de telle sorte que, ses convives une fois réunis, ils ne soient point obligés d'attendre le bon plaisir du maître d'hôtel et de se tenir à la disposition d'un dîner qui ne serait point prêt. C'est là une impolitesse suprême dont on peut être la victime dans un restaurant, mais dont on ne saurait admettre la pensée dans une maison bien ordonnée. Ce serait

dire à ses hôtes qu'ils sont venus trop tôt puisqu'on n'est point en mesure de les recevoir. Cette faute de conduite devient plus fréquente, dans la proportion où les domestiques se sentent moins gouvernés.

La question des places à distribuer a toujours été, à bon droit, un des plus grands soucis des maîtresses de maison. Cette préoccupation se conçoit de reste lorsqu'on se prend à réfléchir sur le charme ou l'ennui de cette heure passée à table, suivant qu'on se sent l'esclave de quelque fâcheux ou le partenaire de quelque voisin de choix. Il n'y pas moyen, lorsqu'on est à table, cloué sans rémission sur sa chaise, de se dérober au tête-à-tête, ni d'éviter les récits d'un bavard ou les interrogations d'un indiscret. L'amphitryon se trouve avoir ainsi, lorsqu'il distribue les menus sur les serviettes, des gens d'un placement bien difficile et dont il faut cependant à toute force se résoudre à embarrasser quelqu'un. Ajoutez-y encore les susceptibilités de l'amour-propre et les exigences de la hiérarchie officielle. C'est ici assurément le grand avantage d'un repas de corps : le fameux décret des préséances est fait pour prévenir et pour lever toutes les difficultés. Il n'en est malheureusement pas de même dans le monde ; il est nécessaire de tenir compte de beaucoup de circonstances absolument diverses entre lesquelles il est bien difficile d'instituer une comparaison : l'âge, la renommée, la richesse, la fonction, le talent, la respectabilité, la beauté même. Une maîtresse de maison doit être renseignée, non pas seulement sur chacun de ses convives pris isolément, mais encore sur les rapports qu'ils ont pu avoir entre eux, afin d'éviter des contacts pénibles et des froissements probables. Comme il est absolument impossible d'atteindre l'arrangement idéal qui satisferait tout le monde, une maîtresse de maison bien avisée croira avoir suffisamment réussi si chacun des convives, pris individuellement, se trouve satisfait de son voisinage et quitte la salle à manger après y avoir passé une heure vraiment agréable.

Une fois cet arrangement arrêté et les noms distribués à chaque place, la maîtresse de maison doit absolument avoir présent à la mémoire tout cet ensemble. En effet, quelques instants avant de quitter le salon et de passer à la salle à manger, il convient qu'elle indique rapidement à chaque convive le nom de la dame à laquelle il doit offrir le bras. Cet avertissement, pour bien faire, ne consiste pas seulement dans un nom prononcé de vive voix : il doit encore être accompagné d'un regard discret et significatif qui mette sur la trace de la personne. La formalité de la présentation est souvent si rapide qu'on ne serait pas toujours sûr de s'orienter et de se reconnaître sur une simple parole. S'il se trouve, parmi les convives, quelque personne étrangère à la réunion, la maîtresse de maison

doit avoir le soin d'introduire auprès d'elle, d'une façon plus particulière, ses deux voisins de table, afin d'éviter ces embarras ou ces méprises de conversation qui rendraient la situation pénible.

Il va sans dire que le bras offert par le cavalier doit être invariablement le bras gauche. En effet l'homme dont la maîtresse de maison prend le bras doit, comme on le pense bien, s'asseoir à sa droite. Cet arrangement détermine la disposition de tout le reste. Au moment où un homme s'assied, il doit déjà être déganté : les dames, au contraire se dégantent assises. Au reste, on n'ignore pas que cette manœuvre des gants demande, de la part des hommes, un tact tout particulier. A moins qu'on ne danse et qu'on ne soit exposé à offrir sa main nue, ce qui ne saurait être fait, il ne faut pas se refuser en ceci une honnête liberté. Rien de plus gourmé et de moins admis que cette erreur de ne pas quitter ses gants ou ce besoin fiévreux de les remettre : on dirait vraiment d'un homme qui, pour n'en avoir pas mis toujours, ne saurait se résoudre à s'en passer un instant.

IV

Le Dîner au point de vue matériel.

Sans vouloir faire de comparaison trop réaliste, on peut dire qu'un repas bien ordonné ressemble à une symphonie, laquelle comporte tout à la fois une exécution matérielle par les instruments, en même temps que la pensée et l'inspiration de l'artiste.

Tout de même, il y a, dans un dîner, une satisfaction accordée à la partie corporelle de notre être, et en même temps, par une association plus noble et plus digne de nous, une occasion heureuse et commode d'échanger nos impressions et nos pensées.

Il faut donc, tout d'abord, s'élever avec force contre cette mode d'origine orientale, mais de notre temps pratiquée surtout en Amérique, laquelle consiste à occuper et à distraire l'esprit de façon à laisser aux appétits du corps tout leur loisir et toute leur prédominance : les chants auxquels on assiste dans certains restaurants médiocres, la musique plus ou moins heureuse qu'on y entend presque partout, n'ont pas d'autre destination que de suspendre dans les esprits l'action de la pensée et de conserver l'âme tout entière à l'occupation de la gourmandise. On se rappelle involontairement le mot célèbre d'un de nos gourmets qui, troublé dans sa jouissance par l'entretien de quelques personnes d'esprit, ne pouvait pas s'empêcher de s'écrier : « Un peu de silence ! Messieurs ! Je vous prie ! On ne s'entend pas manger. »

Il faut regretter les tentatives que l'on fait pour acclimater cette coutume en France. Un mari et une femme qui visitent Paris ont autre chose à faire que de prêter l'oreille à un concert pendant leur repas. Ne serait-ce pas là, au contraire, le moment le mieux choisi et le plus opportun pour échanger quelques réflexions? Je pardonnerais tout au plus, dans un dîner tout à fait officiel, le bruit incommode de la musique qui s'oppose à toute conversation suivie: c'est un véritable soulagement pour les diplomates de pouvoir ne rien dire, alors qu'il leur est souvent si difficile de parler.

Il n'est pas toujours bien aisé de garder une mesure exacte, en ce qui concerne le degré d'attention ou d'inattention qu'on doit apporter à la somptuosité de la table et à la succulence du service. Il est des cas où une indifférence absolue est impérieusement commandée: d'autres, au contraire, ou une certaine complaisance pour la nourriture est de convenance et presque de rigueur.

Il faut tenir compte à cet effet du cérémonial qui préside au festin, du nombre des convives, du degré d'intimité qui peut exister entre eux.

Quelles que soient la solennité et la majesté qui puissent présider à la fête, quelque raideur de ton et de tenue que prescrivent les usages officiels, il faut éviter toute affectation d'une indifférence qui ressemblerait au dédain. S'il est tout à fait convenable de ne point s'extasier et de ne point ouvrir de grands yeux, comme un provincial débarqué par le coche, il ne faut pas non plus ressembler aux idoles de l'Écriture qui ont des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne point entendre. Une admiration discrète et délicate, un compliment bref et bien tourné, ne sont, après tout, qu'une des formes admises du remerciement. A ce titre, il est plus naturel que de telles paroles soient adressées en particulier, et dans une conversation plus intime, au maître et à la maîtresse de la maison. Toutefois il n'est pas impossible ni déplacé d'adresser à table, en public, quelque phrase obligeante à laquelle le reste des convives s'associe. Il faut ici, cela va sans dire, beaucoup de tact et beaucoup d'esprit.

Il n'en faut pas moins au maître de la maison pour signaler dans l'occasion, à ses convives, quelque attention spéciale qu'il leur a ménagée, quelque soin particulier qu'il aura pris. Autre chose, en effet, est de faire soi-même le panégyrique de sa propre réception, autre chose est de souligner en passant une preuve de la considération et du respect avec lesquelles on reçoit ses hôtes. J'ai entendu, dans un dîner de grand appareil, le maître de la maison, lequel était un savant illustre, élever la voix au dessert et se permettre, comme il le disait, de recommander le vin qu'il allait faire offrir. C'était un cadeau diplomatique du prince de Metternich, et rien

n'était de meilleure grâce que de regarder la présence de ses convives comme une occasion unique d'en faire les honneurs. Toutes les fois qu'il y a ainsi un motif moral pour relever l'excellence matérielle d'un mets, il serait de la dernière maladresse de se taire. Ainsi, même sur les tables les plus somptueuses et les plus brillamment servies, il ne faut pas manquer de faire connaître la provenance du gibier lorsque le chasseur est parmi les convives, ou de rendre grâce d'un présent que l'on vous aurait envoyé, par exemple d'un surtout de fleurs ou d'une corbeille de fruits extraordinaires.

C'est d'après ce même principe que, dans le plus grand monde et dans les festins de la plus haute cérémonie, un convive bien appris ne doit pas manquer de s'intéresser à quelque mets extraordinaire auquel les demoiselles de la maison, par exemple, n'auraient pas dédaigné de mettre la main. Il y a telle friandise, tel gâteau dont la confection demande des soins plus aristocratiques, et dont une sorte de tradition interdit la confection aux domestiques, de la même façon qu'il ne leur appartient pas de préparer le thé. Ce mets de prédilection ne doit pas être consommé avec la même indifférence que les autres, pas plus qu'il ne faut rester muet à l'audition d'un morceau de piano. Il n'est même pas hors de propos de faire remarquer l'importance que la faiblesse humaine attache à ces sortes de mérites subalternes. « *C'est une de mes petites prétentions* », dit Madame Dupuis dans le *Village* d'Octave Feuillet, en parlant de ses confitures. N'était-ce pas plutôt une de ses grandes et de ses très grandes prétentions?

Il convient d'ailleurs de tenir compte, avant tout, du milieu dans lequel on se trouve, et il est certain que l'attention accordée à la bonne chère doit être d'autant plus marquée de la part d'un convive qu'il se trouve chez des hôtes aux yeux desquels ces détails acquièrent plus d'importance. Vous pouvez manger le matin, à quelque déjeuner princier, un salmis de gelinottes truffées ou une friture de sterlets du Volga sans paraître même vous en apercevoir; mais si, pour votre dîner, vous êtes convié dans quelque famille moins riche à un ordinaire plus humble, il faut vous dire, pour rester fidèle à la politesse du cœur, que chacun de ces plats, quoique peu recherchés et peu fastueux, représente non pas seulement un sacrifice d'argent, mais encore une attention cordiale, un témoignage de joie intime. La célèbre oie de Noël servie, non sans solennité sur la table même du pauvre, n'est pas faite seulement pour éveiller la sensualité de la gourmandise par le parfum du rôti, mais bien plutôt pour renouveler et pour cimenter les joies intimes de la famille dans cette nuit de fête, où le Sauveur Jésus vient apporter leurs cadeaux aux petits enfants.

Je ne voudrais donc pas que, sous un prétexte

de fausse délicatesse ou par une sorte d'affectation de puritanisme, on s'avisait jamais, à une table moins opulente et moins aristocratique, d'afficher un spiritualisme tout à fait hors de saison. Le peuple honnête et travailleur n'est pas aussi matérialiste qu'on se hâte de le penser. Ces petites recherches de la table constituent souvent le plus clair de son luxe, et elles en constituent aussi, à vrai dire, le côté le plus moral. Ce sont autant d'occasions d'épargnées à la tentation de dépenser son argent au dehors : c'est là un moyen heureux et commode de se réunir, de se voir et de resserrer des liens que les nécessités et les déplacements du travail tendent à dénouer et à rompre. Ces mets apprêtés par la ménagère elle-même, et dont ses soins font presque tout le prix, représentent, non plus comme chez le riche un supplément de dépense porté au compte de la cuisine, mais une longue préoccupation d'être agréable à ses hôtes et de les bien accueillir. Aussi l'éloge des morceaux qu'on place devant vous n'est-il pas seulement, par une juste réciprocité, la reconnaissance de l'estomac, mais bien plutôt celle du cœur.

Au reste, il faut bien reconnaître que la table, en dépit de tout ce que l'on peut faire pour vous affranchir des préoccupations matérielles, ne saurait être le lieu des contemplations métaphysiques, et qu'il y est peut-être plus essentiel qu'ailleurs de veiller à ce qui se passe autour de soi. L'homme qui, sous prétexte de se désintéresser des choses extérieures, étendrait au hasard une main indifférente pour vider, sans y réfléchir, le contenu des différents verres espacés devant lui, serait fort exposé à prendre à la fin du repas des attitudes singulièrement bachiques. Il convient d'étendre à la nourriture cette vigilance qu'il faut nécessairement apporter à la boisson. Il faut craindre, avec des mets si savamment apprêtés, les entraînements et les surprises de l'appétit : il faut se garder des repentirs du lendemain.

Cette inattention à table me rappelle la distraction singulière du marquis ***, l'un des membres les plus distingués de l'émigration italienne sous le règne de Louis-Philippe. Je ne mets pas ici son nom par respect pour les hautes fonctions qu'il a occupées dans son pays. Je n'ai pas retrouvé de conversation aussi variée, aussi soutenue, aussi étincelante que la sienne. C'était surtout au dessert qu'il déployait ses voiles, et qu'il se laissait aller capricieusement à tous les souffles qui lui venaient du dehors. Malheureusement pour lui, dans cet essor de son âme, il perdait complètement le sens de la réalité ; et pendant toute la durée du dessert il prenait et mettait au hasard dans son assiette. Dans cette société intime et joyeuse, on se faisait souvent un malin plaisir d'expédier du bout de la table quelque envoi destiné à l'assiette du marquis. Celui-ci absorbait, sans y prendre

garde, une pelure d'orange aussi bien que le bonbon le plus exquis. Nous primes le parti de renoncer à cet étrange divertissement après une indigestion cruelle dont souffrit pendant plusieurs jours notre illustre victime.

Ce n'est pas pour soi seul qu'il convient à table de ne pas perdre de vue certaines précautions matérielles. Encore bien que le service paraisse porté aujourd'hui au dernier degré de luxe et de raffinement, il n'en reste pas moins quelque chose à faire aux convives, quand ce ne serait que de prendre de sa propre main dans le plat qui lui est offert. Malgré quelques tentatives maladroites et inconvenantes, il faut bien se figurer que c'est une habitude de restaurant et de taverne de faire mettre devant vous, par un domestique une portion choisie et arrangée de sa main.

Ceux qui ont tenté d'inaugurer cette faute contre le bon goût et les convenances les plus élémentaires, se sont laissé séduire par un rapprochement tout à fait inexact. Il est bien vrai qu'au temps jadis, le maître ou la maîtresse de la maison servait de sa main et en pleine table les convives présents : chaque portion individuelle était portée à son adresse par un domestique. Mais, précisément, ce service accompli par la maîtresse de la maison devenait l'occasion des plus délicates et des plus exquises politesses. Il y avait des nuances infinies dans la manière d'accepter. M. de Talleyrand, à l'époque du premier Empire, servait de sa propre main la pièce de bœuf admise à cette époque comme relevé de potage. Les Mémoires du temps ont conservé le souvenir de l'art avec lequel ce diplomate achevé savait varier les formules suivant qu'il s'adressait à l'Altesse couronnée, ou au simple secrétaire d'ambassade relégué à la dernière extrémité du couvert. Il y avait donc là, comme on le voit, une manifestation des plus considérables, dans cette obligation de s'adresser individuellement à chaque personne ; et il n'en saurait rien rester dans l'acte brutal d'un valet qui dépose une certaine quantité de nourriture devant vous, sans s'inquiéter de savoir si elle répond à vos convenances et à vos désirs.

C'est également une innovation très fâcheuse et très maladroite que la prétention de tenir à la disposition de chaque convive une carafe d'eau faite pour ne servir qu'à lui seul. C'est déjà un grand inconvénient d'ajouter encore de nouvelles pièces à cette forêt de cristaux qui encombre le surtout ; mais ce qui est le plus regrettable encore, c'est d'ôter ainsi aux convives la gracieuse occasion de se rendre quelques menus services. Cet échange de bons offices n'est pas sans fournir un prétexte facile aux personnes entreprises. Il n'est pas toujours commode, lorsqu'on s'est laissé gagner par l'appréhension, d'adresser la parole à sa voisine ; et pour se

rassurer soi-même, c'est déjà beaucoup que d'avoir entendu le son de sa propre voix.

Beaucoup de jeunes femmes ignorent jusqu'à quel point il est en dehors des traditions et des convenances sociales de se servir à boire elles-mêmes. Tout au plus cela serait-il admissible pour le vin, qu'on peut être bien aise de se verser à sa mesure; mais lorsqu'il s'agit d'y ajouter de l'eau, il n'est pas tolérable un seul instant qu'une dame puisse porter la main à la carafe et prendre ainsi une peine que son voisin est absolument tenu de lui épargner. Il en résulte qu'une dame, lorsqu'elle entreprend de se servir elle-même, se trouve adresser une leçon publique au

cavalier qui avait la charge de lui éviter cet embarras. Aussi est-il parfaitement reçu que, sans interrompre sa conversation ni faire entendre une parole spéciale, une dame tende son verre pour le faire remplir et remercie par une simple inclination de tête. Cette façon un peu abrégée de s'en tirer est parfaitement conforme aux habitudes de la bonne compagnie, où l'on suppose, sans autre commentaire, que tous les égards et toutes les prévenances sont dus aux dames, sans qu'elles soient tenues précisément de remercier.

ANTONIN RONDELET.

(La fin au prochain numéro).

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

LE PRINCE ALBERT DE SAXE-COBOURG

ÉPOUX DE LA REINE VICTORIA

D'après leurs Lettres, Journaux, Mémoires
(Traduit de l'anglais de sir THÉODORE MARTIN)

PAR AUGUSTUS CRAVEN

(DEUXIÈME ARTICLE)

Nous reprenons l'analyse de cet ouvrage, le récit de ces deux vies étroitement enlacées, et pour lesquelles, comme pour tout ce qui respire ici-bas, on peut dire, avec le poète:

Le sentier de nos jours n'est vert qu'en le montant!

L'Irlande n'était pas encore agitée, mais elle était profondément malheureuse; la famine décimait cette belle et généreuse population; l'Angleterre s'en émut, mais d'une façon passagère; peut-être le ciel destinait-il la reine Victoria à réparer envers l'île Sœur, les fautes commises par ses ancêtres; peut-être, en pensant les plaies faites par les Henry, les Elisabeth, les Cromwell, aurait-elle pu prévenir les périls mortels qui menacent aujourd'hui l'Angleterre, elle n'entrevoit pas l'avenir et ses menaces, et son gouvernement n'apporta à tant de souffrances que des palliatifs insuffisants. Nous assistons au dénouement de cette tragédie.

La révolution de Paris en 1848 jeta en Europe une perturbation inexprimable; Londres était agité, et au milieu des plus vives préoccupations politiques, la reine eut la joie d'offrir un

asile à la famille d'Orléans, qu'elle aimait. Elle écrivit à ce sujet au baron de Stokmar, l'ami dévoué du prince Albert.

« Vous connaissez ma tendresse pour la famille royale; vous savez combien je désirais me trouver de nouveau dans de meilleures relations avec eux (1), et vous disiez que le temps seul pourrait amener ce résultat... Que j'étais loin de prévoir comment il se ferait que nous nous reverrions tous en effet, de la façon la plus amicale; que la duchesse de Montpensier, au sujet de laquelle nous nous disputons depuis un an, arriverait ici en fugitive, vêtue des habits que je lui avais envoyés, et venue pour me remercier de ma bonté. Ce sont là des revers de fortune qu'aucun romancier n'eût pu imaginer; et sur lesquels on pourrait moraliser à l'infini... »

Le prince Albert, qui avait le coup d'œil le plus juste, sortit à cette époque de la réserve qu'il s'était imposée; il se mit à la tête d'une société pour l'amélioration du sort des classes ouvrières, il y exposa ses pensées de manière à donner la meilleure idée de son intelligence et de son cœur, et la reine jouissait plus que lui de leur succès. Leur vie en famille était toujours heureuse, le nombre de leurs enfants s'accroissait, et lorsque les affaires publiques

(1) Une question politique bien oubliée, les mariages espagnols, avait amené un grand refroidissement entre l'Angleterre et la France.

leur en donnaient le loisir, toute la famille royale prenait des vacances à Osborn ou en Écosse, dans la belle résidence de Balmoral, que la reine décrit en ces termes :

« Le calme et la solitude qui nous environnent, l'air pur et rafraîchissant des montagnes créent un bien-être reposant difficile à décrire. Tout semble respirer la liberté et la paix, et faire oublier le monde et ses tristes agitations. Le paysage est sauvage, sans cependant être désert... »

L'éducation de leurs enfants les préoccupait tous deux : ils en devaient compte à Dieu et au pays, la reine écrivait au sujet des sentiments religieux, qui, à ses yeux, étaient la base de toute morale, ces paroles sages et bien senties :

« Il va sans dire qu'on leur doit inculquer une profonde vénération pour Dieu et la religion, mais que ce sentiment de dévotion et d'amour soit celui que notre Père céleste invite ses enfants à éprouver pour Lui, et non un sentiment de crainte et d'effroi ; que la pensée de la mort et de la vie ne leur soit pas représentée sous un aspect alarmant... »

La mère de famille ne se laissait pas distraire de ses devoirs, quelles que fussent les préoccupations de la souveraine ; en ce moment, l'Europe était en feu, l'Angleterre se balançait paisiblement comme un vaisseau sur ses ancres ; l'Irlande même, apaisée par quelques lois tutélaires, reçut la première visite de Victoria, de son époux et de leurs quatre enfants aînés ; ils furent accueillis avec un enthousiasme indescriptible ; les enfants étaient acclamés : — O reine adorée, cria une vieille femme, faites d'un d'entre eux prince Patrick, et l'Irlande mourra pour vous !

Peut-être la reine se souvient-elle aujourd'hui de cette page brillante de sa vie. Bientôt, son cœur d'épouse eut une autre satisfaction : le prince, qui était à la tête de toutes les œuvres utiles et artistiques, conçut la pensée d'une grande exposition qui comprendrait les inventions industrielles et les œuvres d'art ; il exposa ses idées, et elles furent comprises et adoptées par les hommes compétents. Il se voua tout entier à cette entreprise, et la reine écrivait avec fierté au roi Léopold, son oncle : « Albert est considéré et aimé comme je le pouvais désirer, et plus on connaîtra les qualités de son esprit et de son cœur, plus on l'aimera. On est très frappé de sa vigueur, de son énergie, de sa grande abnégation et de son désir constant de travailler pour les autres... »

Elle eut lieu, cette Exposition internationale ; on l'ouvrit le 1^{er} mai 1851. La reine, pleine de joie, écrivait :

« Le grand événement a eu lieu, un complet triomphe, un spectacle glorieux et émouvant dont je serai toujours fière pour mon bien-aimé

Albert et pour mon pays... Oui, c'est une journée qui remplit le cœur de joie et de reconnaissance.

Le parc (*Hyde-Park*) présentait un coup d'œil merveilleux, des foules énormes, des troupes comme le jour du couronnement, et pour moi, la même anxiété, non, une anxiété plus grande, à cause de mon Albert...

L'aspect du transept à travers les grilles des portes de fer, les palmes, les fleurs, les statues, les milliers d'êtres humains, remplissant les galeries, le bruit éclatant des trompettes à notre entrée, nous causèrent une émotion que je n'oublierai jamais. Albert me conduisait avec Vicky (*la princesse royale*) à sa gauche, et Bertie (*le prince de Galles*) me donnant la main. Le spectacle était magique, les acclamations chaleureuses, la joie qui brillait sur tous les visages, les fleurs, les fontaines, les statues, l'orchestre (avec deux cents instruments et six cents voix qui semblaient n'en former qu'une) et mon bien-aimé époux, l'auteur de cette fête de la paix, qui réunissait les produits de l'industrie de toutes les nations de la terre, tout cela était vraiment émouvant et consola à jamais la mémoire de ce jour. Dieu bénisse mon cher Albert ! Dieu bénisse mon pays adoré, qui s'est montré si grand aujourd'hui... Oui, Dieu est bien notre Père miséricordieux !... »

Cette année de l'Exposition fut heureuse pour la reine ; mais déjà, au début de l'an 1852, les événements faisaient évanouir cette douce perspective de paix que l'on avait annoncée au monde, une question qui, on peut le dire, remonte aux croisades, puisqu'il s'agit de la possession des Saints-Lieux, donna lieu à la guerre de Crimée, cette guerre terrible, dont la France, entre autres, n'a recueilli aucun résultat. Pour la première fois, la France et l'Angleterre furent alliées, pour défendre la Porte ottomane contre les entreprises de la Russie ; le peuple anglais poussait à la guerre, la jugeait nécessaire, et il y eut même au Parlement de l'irritation contre le prince Albert qui désirait vivement la paix. La reine sentit profondément cette épreuve, « mais que sont les épreuves, écrivait-elle, si nous sommes ensemble ! »

On connaît les événements de cette guerre qui fut longue ; la reine Victoria participa à tous les sentiments de sa nation, et elle s'associa aux dames anglaises dans les généreuses pensées qui les inspiraient et qui portèrent aux pauvres soldats, aux malheureux blessés les présents et les secours de leur pays. Les deux peuples ne pouvaient être unis sur les champs de bataille sans que les deux souverains fussent amis, et la reine annota dans son journal, avec cette simplicité qui lui est propre, les détails de la visite que lui firent l'empereur et l'impératrice : « Je ne puis dire quelles indescriptibles

» émotions j'éprouvais. Combien tout cela me
» semblait un rêve extraordinaire !... Je m'avan-
» çai, et j'embrassai l'empereur après qu'il
» m'eut baisé la main. Ensuite, j'embrassai la
» la très douce et très gracieuse impératrice,
» qui, évidemment, était très nerveuse. Nous
» présentâmes les princes et nos enfants (Vicky,
» les yeux grands ouverts et l'air effaré, faisait
» de profondes révérences). L'empereur embrassa
» Bertie, puis, nous montâmes l'escalier, Albert
» donnant le bras à l'impératrice, qui se défen-
» dait avec grâce de passer la première, mais
» qui finit, après une résistance des plus ai-
» mables, par me précéder, l'empereur me con-
» duisant, et m'exprimant sa grande satisfaction
» de se voir ici et de me voir, et son admira-
» tion pour Windsor... N'est-il pas étrange de
» penser que moi, petite-fille de George III, je
» danse dans la salle Waterloo avec l'empe-
» reur Napoléon, neveu du grand ennemi de
» l'Angleterre, aujourd'hui mon plus proche et
» mon plus intime allié, cet allié qui, il y a huit
» ans, vivait dans ce même pays, exilé et ou-
» blié ? Étrange, en vérité. »

» Et plus étrange l'avenir qui devait ramener
» l'exilé au lieu de son exil, et donner l'Angle-
» terre pour asile à l'impératrice veuve et déchuë.
» Mais qui pouvait alors prévoir l'avenir et les
» folies par lesquelles les hommes dérangent leur
» destinée ?

Cette visite impériale fut rendue par la reine
et le prince ; il est curieux de voir l'admiration
que le superbe Paris a inspiré à la puissante
souveraine des Trois-Royaumes et des Indes.

« Figurez-vous cette magnifique ville, avec
» ses larges rues et ses hautes maisons décorées
» de drapeaux, d'arcs de triomphe ; partout des
» fleurs, des devises, plus tard des illuminations ;
» une foule de monde, des troupes de ligne, des
» gardes nationaux, chasseurs d'Afrique, tous
» parfaitement tenus et pleins d'enthousiasme !
» Et cependant ceci ne donne qu'une faible idée
» de ce triomphe tel qu'il a été. On criait sans
» cesse : *Vive la reine d'Angleterre ! Vive*
» *l'empereur ! Vive le prince Albert !* L'ap-
» proche du crépuscule ne fit qu'ajouter à la
» beauté du spectacle ; il faisait encore assez
» jour quand nous descendîmes le nouveau bou-
» levard de Strasbourg (création de l'empereur),
» et pendant notre route sur les boulevards,
» passant par la porte Saint-Denis, la Madeleine,
» la place de la Concorde, et l'arc de triomphe
» de l'Étoile.

» Ici le jour disparut, et le cortège continua
» sa route jusqu'à Saint-Cloud, à travers le bois
» de Boulogne. Des troupes faisaient la haie,
» leur musique jouant « *God save the Queen* » :
» artillerie, cavalerie, cent-gardes, et en dernier
» lieu, au pont de Boulogne, près le village et le
» palais de Saint-Cloud étaient les zouaves, de
» beaux soldats magnifiquement habillés ; j'ai

» vu avec le plus grand intérêt ces amis de mes
» chers gardes.

» Au milieu de cette lumière éclatante des
» réverbères et des torches, au milieu du bruit
» du canon, de la musique, des tambours et des
» acclamations, nous arrivâmes au palais ; l'im-
» pératrice, avec la princesse Mathilde et ses
» dames, nous reçut à la porte et nous fit mon-
» ter un charmant escalier, bordé de cent-gardes,
» de beaux hommes, ressemblant beaucoup à
» nos life-guards... Nous traversâmes les ap-
» partements, pour gagner tout de suite les
» nôtres, qui sont délicieux. Je me sentais tout
» ébahie, mais enchantée... tout est si beau !...

» Le lendemain à dix heures et demie, nous
» sommes partis pour Versailles dans plusieurs
» voitures, en poste. Nous avons traversé Ville-
» d'Avray, un joli village tout orné de guirlandes,
» et le peuple sur le chemin, très cordial (frien-
» dly). Nous sommes arrivés à Versailles en un
» peu plus d'une demi-heure. Après avoir visité
» les longues galeries et les vastes appartements
» qui rappellent tant d'événements sombres et
» étranges de l'histoire de France... nous nous
» sommes promenés en voiture dans ces beaux
» et curieux jardins, pour voir jouer les eaux,
» qui sont merveilleuses. Ces innombrables jets
» d'eau éclairés par le soleil, la musique qu'on
» entendait de tous côtés, la foule joyeuse qui se
» pressait partout, les nombreux équipages al-
» lant et venant dans les avenues qui entourent
» les bassins, tout cela était charmant et frap-
» pant.

» De là nous sommes allés au Grand Trianon ;
» nous avons vu le petit château et les chambres
» du rez-de-chaussée, où demeurait Marie-An-
» toinette, et d'où, en regardant par les fenêtres,
» on a une vue splendide. L'empereur m'a mon-
» tré la chambre et le lit (il avait appartenu à
» Napoléon) qui avaient été préparés pour nous
» par le pauvre Louis-Philippe, quand il s'atten-
» dait à notre visite, et la chaise à porteurs de
» madame de Maintenon, à côté de laquelle, selon
» Saint-Simon, Louis XIV se promenait si sou-
» vent...

» On visita ensuite le Petit Trianon, et les
» souvenirs de Marie-Antoinette furent rappelés.
» Ici l'impératrice vint se joindre à nous pour
» le lunch, qui eut lieu dans le plus grand des
» nombreux cottages. Partout tout est prêt ; des
» chambres préparées pour nous, exactement
» comme si elles étaient habitées. L'ameuble-
» ment, qui, je crois, vient du Garde-Meuble,
» est principalement de l'époque de l'Empire,
» qui a un cachet tout particulier ; maman en
» avait beaucoup à Kensington, ce qui m'a fait
» reconnaître en bien des endroits de vieilles
» connaissances, dans des bureaux, des miroirs,
» des tables, des armoires, etc., et puis aussi les
» pendants d'objets que nous avons à Windsor,

» tels que porcelaines et meubles du temps de
» Louis XV et de Louis XVI.

» Après le lunch, nous nous sommes assis
» quelque temps sous les arbres, écoutant la
» belle musique des guides, et j'ai fait quelques
» esquisses. Le soleil dardant ses rayons sur les
» musiciens, à travers les arbres, les dames et
» les messieurs, l'escorte (les carabiniers de la
» garde), les postillons et le bruit des clochettes
» de leurs chevaux, tout cela faisait le plus
» charmant effet qu'on puisse imaginer. Un peu
» après trois heures, nous sommes repartis pour
» Saint-Cloud; je conduisais un phaéton, et
» l'impératrice était avec moi... La foule bordait
» la route; le soleil était brûlant, et il y eut
» beaucoup de poussière... Ce soir, la vue de
» Paris, de nos fenêtres, est encore superbe.
» L'air est si léger et pur, et si libre de notre
» pestilentielle fumée de charbon de terre que,
» même à une grande distance, on aperçoit dis-
» tinctement les objets. »

Nous ne pouvons prolonger ces citations; Victoria a raconté longuement et avec beaucoup de charme sa visite en France, elle semblait pleine de sympathie pour le pays dont l'armée combattait à côté de la sienne, ses appréciations sont flatteuses, et, ce que sa modestie ne dit pas, c'est qu'elle-même plut et réussit. La prise de Sébastopol mit le sceau aux joies de cette année, et Victoria, qui était alors en Écosse, se plaît à décrire le feu de joie que les fermiers allumèrent sur ces hauteurs.

« Je reçois une dépêche du général Simpson :
» Sébastopol est entre les mains des alliés. Que
» Dieu soit loué! notre joie est immense... Al-
» bert dit qu'on aille tout de suite allumer le feu
» de joie qu'on avait préparé d'avance... toute
» la population du village accourut, gardiens,
» jeunes filles, ouvriers; nous les vîmes allumer
» le feu, puis, des cris enthousiastes se firent
» entendre. Le feu était éclatant, et nous pou-
» vions voir ceux qui étaient autour, quelques-
» uns dansant, tous criant, Rock jouant de sa
» cornemuse et Mac Donald tirant des coups de
» fusil... Nous sommes restés jusqu'à minuit
» moins un quart, et tandis que je me désha-
» billais, tout le monde est venu devant mes
» fenêtres, les cornemuses jouant, les autres
» chantant, tous criant des *Viva!* pour moi, pour
» mon Albert et pour l'empereur des Français. »

Cette joie fut partagée en France; un autre événement qui réjouit la famille royale renfermait pour nous le germe de grandes infortunes; le prince Albert aimait non seulement la Saxe, l'Allemagne, mais il chérissait la Prusse d'un amour tout spécial, et il applaudit chaleureusement au mariage de sa fille aînée (Vicky, âgée de dix-sept ans), avec le prince de Prusse, le Fritz dont on a tant parlé pendant la guerre, et c'est cette union qui, en grande partie, fut cause de l'abandon où, en 1870, l'Angleterre laissa son ancienne et chère alliée.

Les destins et les flots sont changeants.

M. B.

RIVALITÉ

(SUITE)

XVI

L'ÉCRAN.



LIX renaissait à la vie; le sombre ennui qui depuis la mort de son mari, avait pesé sur elle comme un nuage lourd de tempêtes, se dissipait; l'oubli n'avait pas de prise sur son âme, mais une nouvelle et généreuse pensée la faisait revivre; un but s'offrait à son dévouement, son cœur battait avec une activité joyeuse, presque comme aux jours riants de sa jeunesse, alors

qu'elle attendait Adrien; son âme tendre avait lutté contre la douleur, contre la jalousie, et la victoire avait dépassé l'effort; elle aimait sa rivale comme une sœur, elle qui n'avait pas de sœur, comme une amie, elle qui avait délaissé ses amies d'enfance, absorbée, enivrée qu'elle était par son bonheur conjugal: elle eût voulu tout partager avec Charlotte, et l'aisance luxueuse dont elle jouissait, et qu'elle ne pouvait lui donner, lui pesait. Que d'inutilités, de superflu autour d'elle qui eussent fait à la veuve délaissée une douce existence; mais que le partage était difficile, et quelles barrières la délicatesse, la fierté, la prudence établissaient entre Charlotte et Alix!

Elle avait, sous l'œil et l'inspiration de sa

mère, secouru activement les pauvres, elle savait combien l'exercice de cette charité toute naturelle est facile, et combien Dieu, dans ses vues de providence paternelle, a incliné l'un vers l'autre, le riche et le pauvre, — le riche digne de sa richesse, le pauvre digne de sa ressemblance avec le Sauveur du monde. Elle avait goûté un plaisir infini à visiter différentes femmes que sa mère secourait; elle s'ingéniait afin de trouver des secours agréables aux malades; elle cousait, tricôtait pour les petits enfants et pour les nouveau-nés, elle trouvait dans sa cassette de l'argent pour des jouets, des vêtements et des livres; elle offrait ses dons avec cœur, ils étaient accueillis avec reconnaissance, et à sa grâce encore enfantine répondait le rare sourire de ses amis indigents. Rien n'était plus facile, ni plus doux, aucun obstacle n'avait jamais arrêté son élan. Mais aujourd'hui il ne s'agit plus de ces indigents vers lesquels on se penche, qu'on embrasse en les attirant à soi, il s'agit d'une femme placée au même niveau, égale par l'éducation, par la naissance, mais séparée de celle qui voudrait l'obliger par la différence des fortunes, séparée par toutes les barrières qu'une juste fierté peut élever, que les conventions sociales, toujours rudes pour les malheureux, rendent presque infranchissables. Comment madame Rhode se rapprocherait-elle de madame Faveray? Quel prétexte saisir? Le souvenir du passé n'éloignerait-il pas Charlotte de la veuve d'Adrien? Les maisons des pauvres sont ouvertes à tous, le logement de Charlotte était clos devant les investigations et les visites; derrière cette porte fermée, elle cachait sa pauvreté, ses travaux arides, ses privations et ses chagrins; autant l'indigent vit au grand jour, autant le pauvre honteux se cache.

Elle savait pourtant, par sa mère, la confidente de ses pensées, que la situation de Charlotte devenait de plus en plus précaire; le bureau des contributions ne donnait plus de rôles, des surnuméraires en étaient chargés; les copies pour les avocats et les avoués étaient rares et mal payées; le travail d'aiguille, on sait ce qu'il est aujourd'hui, et combien les doigts de fer des machines disputent le salaire aux petits doigts féminins. Que faire? Quel travail proposer à Charlotte? car le travail était l'unique moyen de faire rayonner un peu de bien-être, de chaleur vitale en quelque sorte, autour de la veuve et de ses enfants. Le travail serait accepté, et les présents mystérieux, les envois d'argent, sous le prétexte d'une dette ancienne, courraient risque d'alarmer une susceptibilité toujours en éveil. Il fallait le travail, doux, silencieux et productif: mais où le trouver?

Ces pensées poursuivaient Alix et, quoi qu'elle fit, elle ne trouvait pas la solution désirée.

Les moindres circonstances leur donnaient

plus d'acuité; cette année, l'hiver était rigoureux, la neige couvrait de son tapis blanc et triste les rues de Nancy; Alix et son Adrienne étaient auprès d'un grand feu, l'enfant lisait, la mère pensait:

« Que se passe-t-il là-bas, dans la petite maison qu'Adrien aimait tant? Ont-elles du feu pour se préserver de cette horrible gelée? Robert est bien, mais elles? Ici, le feu est trop fort... Adrienne, dit-elle à haute voix, donne-moi l'écran. »

L'enfant obéit et passa, entre le foyer ardent et sa mère, un magnifique écran en tapisserie ancienne, qui avait appartenu, disait-on, à cette princesse de Canteerix (Béatrix de G.) qui enchantait le cœur volage de Charles IV de Lorraine; le dessin formait un fouillis de verdure, de fleurs, d'oiseaux, de dragons, de chimères, de salamandres; il était fait au petit point et nuancé avec un soin infini; les couleurs pâlies par le temps donnaient une grâce extrême à ce petit tableau:

« C'est joli, maman! dit Adrienne, mais que ce doit être difficile à faire! »

— Oui, chérie, pour toi qui ne fais encore que le point carré, mais une ouvrière habile s'en tirerait... »

Elle regarda l'écran, et une pensée surgit soudainement dans son esprit:

« C'est cela! se dit-elle, pourquoi pas? Voilà mon moyen trouvé! un travail délicat, artistique que je puis payer autant que bon me semblera. Quel bonheur! »

— Maman, tu as l'air content!

— Je le suis, mon ange. Il m'est venu une si bonne idée!

— Dis-la moi...

— Plus tard... Voilà ta bonne maman, va au-devant d'elle. »

Madame Dhainault entra, bien blottie dans ses fourrures:

« Quel froid! dit-elle; je suis allée chez nos pauvres gens, chez Nicolas, chez Simonin, chez la veuve Hirsch, chez le vieux magon... pauvres gens! pauvres logis! mais enfin ils n'auront ni faim ni froid, aujourd'hui et demain... »

— Mère! et madame Faveray, n'as-tu rien trouvé pour elle?

— Rien, malheureusement, et pourtant je cherche puisque tu le désires.

— Eh bien, moi j'ai trouvé! assieds-toi vite, chauffe-toi, et je te raconterai ma découverte. »

Madame Dhainault rejeta son manteau et regarda avec affection le visage de sa fille, qui brillait d'une joie inaccoutumée, et d'avance elle bénissait la pensée qui animait ces chers yeux et ramenait sur ces joues, si longtemps pâlies, une couleur de vie.

« Vois-tu, maman, l'écran? »

— Quoi! ce vieil écran?

— Oui, c'est de lui que me vient une heureuse

inspiration. Je veux que madame Faveray le copie, m'en fasse un meuble complet, des fauteuils, des portières, des chaises, un canapé, des cantonnières, tout ce qu'elle voudra; elle y mettra le temps, je ne suis pas pressée, et je payerai royalement. N'est-ce pas là une bonne idée?»

Madame Dhainault sourit : comment ne pas trouver admirable l'idée qui animait Alix d'une si généreuse émotion?

« Oui, dit-elle, c'est une idée excellente, mais comment la mettre en œuvre? Comment arriver à madame Faveray?

— Maman, tu connais toute la ville, tout le monde t'aime, tu arrangeras cela.

— Tu crois?

— J'en suis sûre. »

Madame Dhainault rêva un peu, et enfin elle reprit :

« J'ai fait beaucoup de tapisserie jadis, et je suis demeurée en bonnes relations avec la maîtresse du grand magasin, tu sais? le *Mouton des Ardennes* : elle me vendait mes soies et mes laines; ton père lui a rendu un service, et je crois que nous pourrions compter sur son zèle et sur sa discrétion. Je la chargerai d'offrir ce travail à madame Faveray et de fournir, si elle accepte, les canevas et les laines : elle aura un honnête bénéfice. Tu sais, Alix, que cela te coûtera cher?

— Je mettrai dix mille francs pour un travail qui pourra prendre trois ans, et je serai bien heureuse de les...

— C'est bien, je te comprends. Je vais aller sur-le-champ au *Mouton des Ardennes*... Mère, il fait bien mauvais temps!

— Qu'est-ce que cela fait? Cette pauvre Charlotte attend peut-être! on la dit si gênée!

— Maman, que tu es bonne!

— Bah! bah! on n'est créée et mise au monde que pour ça... »

XVII

LE SECOURS.

Jamais, depuis huit ans de veuvage, Charlotte ne s'était vue à bout de ressources comme elle l'était en ce moment. Les actions et les obligations qui formaient sa très petite fortune n'étaient pas en hausse, elle avait dû en vendre deux pour remplir les vides de son petit budget, le travail devenait rare, elle voyait devant elle l'avenir, tel qu'un chemin rude, sans ombre, sans fraîcheur, sans repos; un seul coin bleu reposait son regard, c'était l'image de son fils, heureux, appliqué, livré à des études qui lui plaisaient, et pour qui la vie serait clémente peut-être. Mais elle et sa petite Anne, que deviendraient-elles, en attendant que leur protec-

teur naturel pût les protéger? L'enfant connaissait déjà les privations, et sa santé s'en ressentait, la mère souffrait dans son âme et dans le corps de sa fille; elle voyait la saison rigoureuse avec l'effroi que les pauvres connaissent; son bûcher renfermait quelques souches et des fagots, ellen'avait plus qu'une douzaine de flacons de vin de Thiaucourt, dans ce pays où bois et vin ne sont pas chers; et sa bourse, plus que légère, ne lui permettait pas d'acheter pour Anne le chaud vêtement dont elle avait besoin. Ses modestes bijoux étaient vendus, ses meubles lui étaient restés, mais quelle douleur s'il fallait livrer à un étranger ces objets familiers, qu'elle avait vus depuis qu'elle était au monde... Quelle déchéance! Elle rêvait tristement, pendant qu'Anne jetait des miettes aux pauvres oiseaux transis et affamés, elle rentra avec un peu d'incarnat sur ses joues que l'air vif avait fardées :

« Nous pouvons encore faire l'aumône! dit-elle, Dieu nous la fera à son tour. Il est venu en aide pour Robert.

— C'est vrai, répondit Charlotte, je devrais ne pas l'oublier.

— Maman, nous n'avons que quelques années à passer: quand Robert sera grand il nous aidera. S'il devenait prêtre, nous irions tenir son petit ménage... S'il entraît à l'École forestière, nous irions demeurer avec lui, près des bois; nous vivrions à bon compte, et nous serions heureux tous trois...

— Il y a si loin encore... et d'ici-là? comment vivre!

— Ma chère petite maman, ne vous affligez pas, vous me faites trop de peine! est-ce que mon oncle Louis ne pourrait pas nous aider un peu?

— Chère amie, il n'est pas riche, et tu as tant de cousines! il te donne des étrennes et à Robert, et je pense qu'il ne peut davantage...

— Alors c'est le bon Dieu qui doit se montrer, c'est à son tour... »

La foi profonde et tendre d'Anne relevait le courage de sa mère; c'était là le vrai, le précieux héritage qu'elle lui avait transmis avec la vie : elle avait tout immolé à la foi, et la foi formait comme une auréole autour du front de son enfant.

La journée se passa doucement : Anne prit ses leçons, elles travaillèrent côte à côte; une lettre de Robert arriva, pleine d'expansion, d'amour et de bons points; puis, vers le soir, elles allèrent au salut, et en rentrant, en voyant les fenêtres des maisons éclairées, les unes, par une petite lueur, lampe d'ouvrière, de malade, d'indigent, les autres, par les feux brillants des carrels et des bougies dans les hauts candélabres; Anne dit à sa mère :

« Ces lumières me font penser à l'*Enfant étranger*, tu te rappelles, maman, cette ballade allemande que j'ai apprise par cœur; l'enfant

regarde à toutes les fenêtres, partout il voit des arbres de Noël avec des jouets et des fleurs, et personne ne l'invite; il est seul, il a froid, il a faim, pauvre enfant étranger. Tout à coup, il lève les yeux et il voit au ciel un arbre de Noël, avec ses étoiles pour fruits. Nous aussi, nous sommes seules, on ne nous invite nulle part, mais nous aurons notre arbre et notre souper là-haut... je suis contente tout de même.

— Et tu mangeras gaiement notre souper, notre potage et nos pommes cuites.

— Oh! oui, maman; tout ce que tu arranges est si bon! »

Elle s'endormit en paix, et Charlotte dit en fermant les yeux :

« Nous sommes entre vos mains, Seigneur, faites. »

Le facteur matinal déposa le lendemain une lettre pour madame veuve Faveray, elle la regarda avec surprise, — elle recevait si peu de lettres, — et l'ouvrit avec l'inquiétude que donne l'inconnu. Elle était de la propriétaire du *Mouton des Ardennes*, et elle contenait une invitation très polie à madame Faveray de vouloir bien passer au magasin, pour une commission intéressante.

Charlotte avait sollicité de l'ouvrage dans ce magasin, on l'avait éconduite : elle crut qu'on la rappelait, et l'idée d'une chétive besogne, de quelques échantillons à faire, de quelques fonds à remplir, besogne mal payée, incertaine dans sa durée, lui parut cependant une faveur inopinée, dont elle remercia le Ciel. Elle emmena avec elle sa petite Anne et la confia à sa belle-sœur; elle se dirigea vers le joli magasin, derrière les glaces duquel brillaient d'ingénieux et séduisants travaux féminins.

On l'introduisit dans le bureau de la marchande, et elle l'attendit un instant; de tristes retours lui venaient à l'esprit, en se voyant-là, à peu près dans la situation d'une ouvrière attendant son travail, soumise au contrôle de celle qui l'emploie et la paye, et le souvenir du passé rendait plus amer le moment présent. Sous la tutelle de son père, sous l'égide de son mari, elle avait vécu d'une vie si honorable et si paisible, et maintenant, veuve délaissée, elle offrait son labeur... Qui le lui eût dit jadis! qui l'eût dit à ceux qui l'avaient aimée! Elle soupira, et se dit en elle-même :

« J'accepte, Seigneur, puisque c'est votre volonté et que c'est pour mes enfants. »

L'arrivée de la marchande la tira de ses réflexions; pressée par sa besogne, la bonne femme entra aussitôt en matière :

« Madame, dit-elle, j'ai à vous proposer quelque chose de tout à fait avantageux et qui vaudra mieux pour vous que le travail courant. Que dites-vous de ce dessin? »

Elle étala l'écran détaché de sa monture :

« Il est superbe.

— Eh bien, madame, une de mes bonnes et anciennes pratiques voudrait avoir un meuble complet de ce dessin, elle ne regardera pas au prix de la façon, vous savez, madame? les gens riches ne regardent pas à leurs fantaisies, et il m'a semblé que ce travail vous serait agréable et profitable. D'après mon calcul, vous pourrez vous faire avec cet ouvrage, plus de deux mille francs par an, et il faudra des années avant d'avoir achevé quatre fauteuils, douze sièges, un canapé et deux grandes portières. Qu'en dites-vous?

— Je dis que j'accepte, répondit Charlotte, secrètement émue, et je vous remercie d'avoir pensé à moi. »

La marchande s'attribua sans vergogne l'honneur d'une si bonne pensée :

« Oh! dit-elle, je sais ce que je fais, je ne confierais pas un pareil ouvrage à des ouvrières ordinaires... Voici le petit devis que j'ai établi pour la main d'œuvre... Voyez... »

Charlotte approuva :

« Avez-vous un métier? »

— Oui.

— Très bien, je vous enverrai dans la journée le dessin, le canevas et les laines.

— Je vous remercie, encore, madame, je m'occuperai sans retard de ce beau travail. »

Elle entra à l'église : son pauvre cœur avait besoin de s'épancher et de rendre grâce au souverain Bienfaiteur :

« Que vous êtes bon! ne se lassait-elle pas de lui dire, vous êtes mon Père et mon Dieu! gardez mes chers enfants sous votre aile, bénissez-nous tous, et donnez le repos à Ulric et à Adrien. »

Elle sortit, sous le porche elle croisa Alix et sa mère, qui la saluèrent; elle eut, au milieu de son allégresse reconnaissante, un sentiment pénible : la vue de la jeune veuve lui serrait le cœur : elle la plaignait sans l'aimer, et lorsqu'elle la rencontrait, tous les souvenirs douloureux du passé se levaient devant elle et troublaient sa paix à peine reconquise. Alix eût un battement de cœur en la revoyant, une joie douce et tendre dilatait son âme : elle goûtait le bonheur d'aimer et d'embaumer de ses bienfaits dans cette vie et au delà ceux qu'elle aimait...

Charlotte entra chez son beau-frère, prit Anne sur ses genoux, et raconta l'heureuse fortune qui venait de lui arriver. Jenny s'exclama et chercha aussitôt, avec sa curiosité féminine, quelle était l'opulente famille qui commandait un semblable travail. Elle passa en revue tout le nobiliaire lorrain, tous les noms des châtelaines qui possèdent de belles demeures sur le penchant des Vosges, et conclut enfin que c'était pour un des Quatre Chevaux de Lorraine que sa belle-sœur allait se mettre à l'œuvre.

« Ce doivent être des nobles, dit-elle, jamais une bourgeoise n'aurait de ces idées-là... »

Elle était élevée dans le respect des grands noms.

Anne riait et embrassait sa mère :

« Plus de tristesse ! disait-elle. Il faut écrire cela à Robert ! »

Le premier soin de Charlotte, en rentrant, fut d'aller au grenier et de chercher, parmi les épaves que renferment les greniers de province, le vieux métier à broder de sa mère, c'était une relique du passé : elle le descendit, le disposa prêt à recevoir le canevas, et le cœur plein de gratitude, elle s'épancha avec son fils.

« Mon très cher enfant,

» Je me suis souvent reproché de t'attrister de mes tristesses, et de vous faire à toi, à ta bonne petite sœur, une vie plus sévère que ne le comportait votre âge ; il en était ainsi bien malgré moi ; le veuvage, la gêne, l'isolement jettent de l'ombre sur le chemin, puisses-tu ne le savoir jamais ! Mais, aujourd'hui, la douce Providence m'envoie une joie, et je veux t'y faire participer, cher et bon fils, qui ne me donnes, toi, que du bonheur. Tu sais que je cherchais une besogne honorable, que je puisse faire chez moi, avec Anne à mes côtés ; j'avais échoué bien des fois, et voici que tout à coup on m'assure du travail, un travail doux, agréable, qui durera plus de quatre ans, et qui m'assure, sans grande fatigue, plus de deux mille francs par an. Juge de ma satisfaction. Quatre ans ! c'est un grand espace dans la vie humaine ! dans quatre ans tu auras fini tes études (autre faveur divine) tu auras choisi une carrière ; encore quelques efforts, et nous jouirons alors d'un peu de repos : bientôt, tu vivras par toi-même, par tes talents et ton labeur ; je vivrai avec ma fille de notre petit revenu et du travail auquel je ne renoncerais jamais : il fait mon honneur et ma consolation... et si je vous quittais, mes chéris, je laisserais Anne à son frère, et je mourrais en paix.

» Ne te contriste pas, cher ami, de cette parole, je veux vivre pour voir tes succès, pour assister au développement de ton caractère, pour te voir la piété et la fermeté de ton père. Il fut un chrétien et un honnête homme, il sera ton modèle. Quoique les désirs des mères soient très étendus pour leurs enfants, je ne souhaite pour vous ni la dangereuse fortune, ni les périlleux honneurs du monde, mais la beauté de l'âme, la sérénité de la conscience et les affections, qui consolent les peines inévitables ici bas.

» Anne tourne autour de moi, elle t'embrasse tendrement. Je ne saurais te dire combien elle me contente : c'est une âme ingénue, douce, aimante, qui va tout droit vers Dieu. Je suis une très heureuse mère, et quelques chagrins que j'aie pu avoir, vous m'avez dédommagée de tout.

» Ta dernière lettre et tes bons points m'ont fait grand plaisir ; persévère, cher fils, tu désirais t'instruire, Dieu t'a rapproché de la source des sciences, bois sans te lasser : dans quelque état

que ce soit, l'instruction te servira et t'honorera. Ton père et mon père ne se trouvaient jamais suffisamment instruits.

» Adieu, cher ami, si tu penses à nous, sois sûr que tu rencontreras notre pensée à mi-chemin. Je t'embrasse et te bénis.

» Ta mère,

» CHARLOTTE FAVERAY. »

XVIII

LE JOURNAL D'ALIX

Ce soir-là, Alix prit aussi la plume ; elle écrivit dans le livre de son mari :

« Mon bien-aimé, je viens te rendre compte de ce que j'ai fait pour celle que nous chérissons tous deux, car ton cœur a passé dans le mien. Charlotte et sa fille seront à l'abri du besoin ; j'ai pu, une fois depuis que je suis au monde, me féliciter d'être riche, puisque la richesse me sert à remplir tes vœux. Si tu me vois d'un autre rivage, peut-être m'aimes-tu mieux qu'autrefois, et à coup sûr, tu m'approuves. Je sens la bonté de Dieu dans ce qui est arrivé ; depuis ce jour fa tal, depuis le coup funeste qui nous a séparés, je languissais, mon âme était comme morte avec toi, mais l'âme ne peut mourir ! J'ai lu ce livre, j'ai pénétré tes intimes pensées, tes regrets cachés, une douleur profonde m'a blessée et un regret jaloux du passé ; mais, par cette plaie, la consolation est entrée. J'ai voulu m'unir à toi, te remplacer, accomplir ce que tu ne pouvais faire, et, depuis l'instant où cette pensée bénie m'est venue, je me suis sentie ravivée... je reprends à la vie, à notre enfant, à nos parents, si bons pour moi : j'ai comme une source d'eau vive dans le cœur, et si tu savais, mon Adrien, combien j'aime ta Charlotte et ses enfants, tu serais content... Elle ne m'aime pas, elle ; je la rencontre parfois, je la salue comme on salue en province, les personnes qu'on connaît, de loin ; elle me rend mon salut d'un air contraint et froid, et ses yeux tristes me jettent un regard rapide. Elle ne se doute pas que mon cœur vole vers elle, que je voudrais l'embrasser et serrer dans mes bras sa petite fille qui a une si douce figure... je voudrais en faire la sœur, la compagne de notre Adrienne... Comment ? je ne sais, mais je parviendrai à vaincre l'antipathie de madame Faveray ; je crois que c'est de l'antipathie : elle ne voit en moi que ta femme, elle ne devine pas une amie... mais je la forcerai à m'aimer un jour... »

QUELQUES MOIS PLUS TARD

« Mes parents recommencent à voir le monde ; ma mère a repris ses réceptions et ses diners, auxquels mon père tient beaucoup, et, pour le contenter, j'y assiste, mais dans ces petites fêtes, au milieu de ces conversations gaies, moqueu-

ses, d'où le sérieux de la vie est toujours absent, combien je me trouve seule, et combien, ô mon ami! ton souvenir me revient! Je te cherche! où es-tu? dans quelle vie nouvelle es-tu entré? pourquoi nous as-tu quittés? Heureux temps où je t'attendais, où j'épiais ton retour, où tu prenais part aux réunions, aux conversations! j'étais si contente lorsque, au milieu du murmure des voix, j'entendais la tienne, et que je distinguais ta parole élégante et brève, lorsque dans les grands repas je cherchais ton cher visage entre les corbeilles de fleurs, et lorsque nous rentrions chez nous, et que tu me disais tes impressions qui devenaient aussitôt les miennes. Et tout est fini! Pardonne-moi, Adrien, de n'avoir pas assez apprécié ce bonheur que je regrette si vivement aujourd'hui.

» Et pourtant, je ne peux pas m'isoler dans la maison de mes parents; ils en seraient contrariés et affligés, mon père veut du mouvement autour de lui, et il croit me consoler et me distraire en multipliant autour de moi ce qu'on appelle si fausement du plaisir... Plaisir! Oh, non! mais j'en goûte à l'église, là je me sens près de Dieu, je prie pour toi, ô mon ami! je pense à l'éternel revoir dans ce lieu où il n'y aura plus de larmes, je prie pour notre enfant: que Dieu la fasse bonne et sainte! je vais, avec ma mère, voir les pauvres; là tout est plaisir: un rayon de joie sur ces fronts assombris éclaire toute ma journée. Le monde, au contraire, si insoucieux, si railleur, si profondément indifférent, me blesse par tous les points. Hier, pas plus tard que hier, c'était le jour de maman, et j'y assistais; elle reçut la visite de madame X... (tu ne l'aimais pas), et, après bien des circuits, des attaques contre le prochain, à droite, à gauche, sans ménagement, on s'en vint à parler du remplacement du juge d'instruction qui devient conseiller, et le nom de son prédécesseur, M. Faveray, surgit tout à coup.

» — Quel malheur que cette mort prématurée pour la pauvre petite veuve! dit madame X. d'un ton mélancolique; elle est, dit-on, excessivement gênée... le collège de Bon-Secours élève son fils, c'est une grande charité, mais elle et sa petite ont toutes les peines du monde à subsister. Elle a cherché de l'ouvrage.

» — Elle en a trouvé, j'espère? dit maman.

» — Elle en aurait, si elle avait moins d'amour-propre. Figurez-vous, chère madame, qu'aprenant cela, je lui ai envoyé ma femme de chambre avec un billet très poli; je la priais de me confectionner du linge fin. Elle a refusé, elle a rendu toile et batiste à Sophie, comprenez-vous cela?

» — Mais oui, dit maman, il faut tant d'égards au malheur et surtout quand il s'agit d'une femme aussi distinguée que madame Faveray.

» — Je vous prie de croire que je n'y ai pas manqué... Mon billet était poli, Sophie est une fille très convenable et l'ouvrage que j'offrais

» n'avait, certes, rien de rebutant. Il faut avoir l'esprit de son état, madame, et se soumettre quand on ne peut faire autrement. »

» Une visite arriva et rompit ce désagréable entretien, qui m'a fait comprendre comment, aux âmes peu élevées, le malheur des autres fait plaisir. O pauvre Charlotte! que tu as dû souffrir! pauvreté, privation, protection dédaigneuse des uns, oubli des autres, quel calice! je bénis Dieu d'avoir pu l'aider sans la froisser, et je ferai mieux encore à l'avenir... Après le meuble, je vois en perspective des paravents, des ornements d'église... et puis, et puis, la connaissance faite, l'amitié venue, l'union des cœurs et les dons agréés et offerts par une affection mutuelle... »

SIX MOIS APRÈS.

» Mon bon père se trompe sur mes sentiments: il croit que je pourrais me remarier, et il m'y engage. Oh! quelle erreur! quitter ton nom, Adrien, donner à un autre l'amour unique, éternel que je t'ai juré, jamais! et ma chère petite fille n'a pas besoin qu'un autre usurpe auprès d'elle le nom de père. Elle te chérit, elle travaille, elle étudie parce que je lui ai dit que tu aimais l'étude, elle me suffit: avec elle, mes bons parents, ton souvenir chéri, ma vie n'est pas vide, et je préfère le veuvage aux liens les plus dorés et les plus fleuris. Je l'ai dit à mon père, et j'ai résisté à ses instances: il me vantait celui qu'il voudrait avoir pour gendre, ses qualités morales, ses talents, sa fortune; mais je lui ai dit: « J'ai été la femme d'Adrien, je ne pourrai jamais aimer que lui. » Ma bonne mère est venue à mon aide: — « Me serais-je remariée! » a-t-elle dit. Mon père a souri, il a cité la fable de la Fontaine, mais les jolies fables ne sont pas une règle de conduite.

» Charlotte (elle aussi donne de l'intérêt à ma vie), Charlotte travaille merveilleusement, elle fait des chefs-d'œuvre de goût et de délicatesse; je la vois à l'église, elle paraît mieux portante qu'autrefois, mais sa fille me semble allanguie par la croissance. Elle est peut-être inquiète, car elle a toujours l'air sérieux et mélancolique, Comme je suis attentive à la prévenir et à la saluer, elle me reconnaît, et ses yeux purs et sévères s'adouciennent quand elle me regarde: Sa fille sourit à la mienne, on dirait que leurs cœurs innocents se cherchent... On est très satisfait de Robert; je lui ai fait parvenir dernièrement, par un de ses maîtres, une belle série de livres d'histoire (il aime l'histoire comme l'aimait mon Adrien) et une boîte de mathématiques. Il entrera, je crois, aux Forêts; nous lui trouverons des protecteurs. De quelles douceurs, de quel puissant intérêt un second mariage ne me priverait-il pas? Jamais! » M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

CONSEIL

Le Livre de comptes.

Nous ne parlons pas souvent de Voltaire, pourtant nous le citerons aujourd'hui, non ses vers ni sa prose, mais un petit trait de sa vie qui peut servir d'enseignement aux jeunes filles et aux jeunes femmes. Il allait marier mademoiselle de Valicourt, sa nièce, qu'il nommait *Belle et Bonne*, au marquis de Villette, qui apportait à sa future cent mille écus de rente. Voltaire était très vieux et très souffrant; il fit venir près de son lit la jeune fiancée, la bénit et lui donna un beau livre relié en maroquin. Ce n'était ni *Zaïre*, ni *Tancrède*, ni *l'Histoire de Charles XII*, c'était un livre composé de feuillets blancs; sur le premier, Voltaire avait écrit: *Livre de dépenses de madame la marquise de Villette*. Belle et Bonne parut surprise; le vieillard lui dit: «Ma chère enfant, je n'ai rien à vous apprendre sur la manière de vous faire aimer de votre mari, mais je vous dirai qu'une femme qui veut être considérée dans sa maison et par son mari lui-même doit veiller sur ses dépenses et tenir ses comptes.»

Ce conseil du vieux philosophe n'avait rien de poétique, mais il est bon, et chaque maîtresse de maison peut se l'appliquer. Je n'insisterai pas sur l'urgente nécessité du livre de dépenses, de ce livre de grande taille, dont les pages sont divisées en autant de colonnes qu'on a d'objets de dépenses diverses: loyer, table, salaires, toilette, plaisirs, bonnes œuvres; en douze pages, on a le résultat des dépenses de l'année, établies mois par mois. Cette comptabilité exacte est bonne, nécessaire et rassurante; en toute matière et surtout en matière de finances, il est bon de savoir où l'on va, afin de ne pas faire un saut dans les ténébres. Si, à la fin de décembre, on s'aperçoit qu'on a dépassé le chiffre du budget, qu'on n'a pas fait d'économies, bien pis! qu'on a fait des dettes, on consulte ce miroir fidèle, les chiffres, et l'on peut, avec de la raison et un peu de courage, apporter remède au mal. On se dit: Ce voyage était-il bien nécessaire? et ces loges au théâtre? et ces plats recherchés? n'avons-nous pas trop incliné du côté du plaisir et de la mollesse? Ne faut-il pas retrancher pour rentrer dans la voie tranquille et sûre? Voilà ce que le gros livre dira au 31 décembre; il est très élo-

quent, le livre des comptes, dans ses additions et dans ses balances entre l'avoir, chose fixe et régulière, et la dépense, trop souvent étourdie et capricieuse. Ce livre doit être étudié à deux, si faire se peut, le mari et la femme, afin que, dans un esprit de concorde et de paix, ils s'entendent sur les modifications à introduire dans leur maison, améliorations si l'on est prospère, retranchements si la fortune n'a pas souri.

Mais je voudrais que toute jeune fille ou toute femme, même les mères de famille les plus sages, eussent un livre à leur usage particulier, dans lequel elles inscriraient soigneusement, scrupuleusement leurs dépenses personnelles, toutes, sans exception, depuis le beau manteau d'hiver jusqu'aux petits bouquets de violettes de février; tout y passerait, rubans, bibelots, journaux, livres, bonbons, gants, fantaisies à la mode: chaque mois elles feraient le relevé de ces menus frais, chaque année elles additionneraient en bloc ce qu'elles ont acheté, elles prendraient de plus la peine d'examiner de sang-froid, de discuter avec elles-mêmes l'opportunité de ces acquisitions, et, je crois pouvoir en répondre, elles seront étonnées d'avoir tant dépensé sans utilité ni nécessité, et d'avoir jeté tant d'argent, ou d'or ou de billets de banque, pour si peu de plaisir!

La manie des achats est un des fléaux de notre époque. Dans un temps très, très lointain, les plus grandes villes n'avaient que de sombres boutiques, où l'on vendait, avec l'ancienne aune et l'ancienne probité, du drap, de la toile, de la soie et des cotonnades. On attendait la foire annuelle pour acheter des nouveautés. Le marchand de comestibles était inconnu, le fleuriste n'avait pas paru sur la terre, la parfumerie était à l'état d'enfance, le marchand de curiosités n'avait pas été inventé; bref, les tentations de luxe étaient rares et réservés aux surintendants, aux fermiers généraux, à un Fouquet ou un Samuel Bernard; il a fallu la courte fièvre du système de Law pour donner de la vaisselle d'argent à des gens qui, la veille, mangeaient dans des écuelles de bois. Aujourd'hui, le luxe et la tentation sont partout, et la manie des achats possède presque toutes les femmes; on encombre de niaiseries ses armoires, on fait le vide dans sa caisse, parce qu'on a cédé à un premier mouvement et qu'on n'a pas donné le temps d'arriver à la réflexion qui nous ferait éviter tant de sottise.

Le carnet mémoratif éveillerait chez plus d'une jeune fille ce retour salutaire ; elle se dira alors : « Quoi ! tant de caprices satisfaits ! quoi ! tant de fantaisies dont il ne reste rien ! tant de parfums envolés ! tant de fleurs flétries ! tant de rubans passés ! tant de dépenses qui n'ont rien ajouté à la santé, au confort, ni au bonheur ! Cet argent, répandu en aumônes, n'aurait-il pas créé une joie durable ? consacré à l'agrément, au bien-être des miens, ne m'aurait-il pas acquis un petit droit de plus à leur amitié ? Quoi de

plus vain que ces dépenses égoïstes qui ne laissent après elles ni un heureux souvenir, ni une bonne pensée ! » Ayez donc, chère lectrice, le grand livre de dépenses, le livre de Voltaire, pour vous guider dans la direction générale de votre maison, mais ayez-en un petit, pour vous seule, qui vous éclaire sur vos tendances, personnelles ou généreuses, sérieuses ou frivoles : un miroir est toujours bon à consulter, ne fût-ce que pour effacer les taches qui pourraient déparer un beau visage.

M. B.

FELIZA

(SUITE)

XI



DEPUIS que Julio était attendu chez don Hernandez, il s'était fait un notable changement dans les habitudes des deux cousines. La belle Regla avait quelque peu modifié ses toilettes, qui étaient toujours élégantes, mais moins tapageuses ; elle lisait pendant une heure le matin, quoique cette occupation l'ennuyât prodigieusement ; enfin, les pollitos de la *Cristina* (1) l'attendaient vainement tous les soirs : Regla ne paraissait plus aux Délices. Elle se promenait dans la solitaire Alameda, au bras de son père et en compagnie de Feliza.

Celle-ci, tandis que sa cousine s'essayait à la copier, semblait à son tour l'imiter de loin. Jusque-là, Feliza s'était montrée plus désireuse d'orner son esprit que ses vêtements ; elle avait toujours apporté dans sa mise la plus extrême simplicité, autant par goût que par délicatesse ; car, ne possédant aucune fortune, elle se trouvait entièrement à la charge de son oncle. Elle ne chercha pas à faire plus de frais ; mais, dans sa simple toilette, un soin plus grand, un arrangement plus gracieux, une coiffure plus seyante, tout témoignait que le désir de plaire s'éveillait en elle.

Ces détails avaient passé inaperçus aux yeux de don Hernandez ; mais Hortense et Manuela,

avec leur perspicacité féminine, s'étaient vite doutées du motif qui faisait agir leurs maîtresses, et l'ancienne hostilité des deux servantes s'en était encore accrue.

Un jour qu'elles se trouvaient toutes deux à l'office, dont la fenêtre grande ouverte donnait sur le jardin, Regla entra afin de faire rattacher à Hortense son bracelet qui venait de s'ouvrir. La femme de chambre referma prestement le ressort et, suivant du regard sa maîtresse :

« Eh bien, dit-elle à Manuela, vous devez être contente : mademoiselle Regla ne se frise plus les cheveux, et elle m'a fait coudre une dentelle plus haute aux corsages de ses robes. Qu'en dites-vous ? »

— Ce que j'en dis ? répliqua Manuela, d'un ton bourru, je n'en dis rien ; mais, je n'en pense pas moins peut-être. »

Cette attitude réservée piqua au jeu la soubrette.

« Une chose singulière, dit-elle d'un air de bonhomie que contredisait le méchant petit sourire niché au coin de ses lèvres minces, c'est que mademoiselle Feliza s'occupe beaucoup plus de sa toilette. Vous aviez raison, Manuela, je ne crois pas qu'elle songe au couvent. »

— Caramba ! fit la nourrice, qui n'y entendait point malice, je le sais bien, moi ; c'est tout simplement une bonne chrétienne.

— Oui, reprit mademoiselle Hortense, du même ton candide, c'est une bonne chrétienne qui ne serait peut-être pas fâchée de devenir marquise de los Rios.

— Vipère ! s'écria la nourrice, soudain éclairée, parle pour ta maîtresse ; crois-tu que c'est par sagesse qu'elle a renoncé à ses frises et à ses novios ? et, depuis que le titre de marquis de

(1) Salon de marbre, situé au commencement de la promenade des Délices.

los Rios n'est plus porté par un aveugle, le refuserait-elle, si on le lui offrait?

— Et quand elle l'accepterait? Est-ce qu'elle n'est pas assez belle et assez riche pour y prétendre? Ce n'est pas comme mademoiselle Feliza qui n'a rien, ni fortune, ni beauté, et qui serait ni plus ni moins qu'une mendiante si son oncle ne l'avait recueillie, par charité.

Manuela ne répondit pas, mais elle fit, avec son balai, un geste si énergique que la soubrette jugea prudent de fuir de toute la vitesse de ses petits talons, comme le Parthe après avoir lancé sa flèche empoisonnée.

Or Feliza se trouvait à ce moment, sans que les deux servantes s'en fussent doutées, sur le petit banc placé à côté de la fenêtre de l'office, à l'ombre des bananiers. Pas une syllabe de cette conversation si cruelle ne lui avait échappé. Elle ne fit pas un mouvement; seulement, de ses cils baissés s'échappaient, une à une, de grosses larmes, pluie brûlante, accompagnant l'orage de ses pensées.

Oui, elle était une orpheline! une orpheline élevée par charité! Ce que cette méchante fille avait dit, tout le monde le répéterait si elle parvenait à se faire préférer à Regla; car elle ne pouvait pas en douter maintenant, Regla se préparait à plaire à Julio. Elle, Feliza, elle qui, dès l'enfance, avait aimé le pauvre aveugle, qui avait pensé à lui tous les jours de sa vie pendant son absence, qui l'aurait préféré sans son titre, et même infirme, elle serait regardée comme une intrigante! Oh! à cette idée, combien sa fierté se révoltait! La rougeur lui monta aux joues, ses larmes cessèrent de couler, tandis qu'un flot d'amertume et d'indignation envahissait son cœur.

Une pensée plus haute vint cependant relever son âme. Oui, elle était orpheline; oui, son oncle l'avait recueillie par charité, mais la bonté de cet oncle ne s'était pas démentie un seul instant. Il n'avait jamais rien négligé qui pût lui être utile ou même agréable; il avait même satisfait son désir de s'instruire d'une manière exceptionnelle. Ne méritait-il point sa reconnaissance? Était-ce une manière de la lui témoigner que d'enlever à sa fille un parti qui comblerait ses vœux?

Mais Julio? Ah! Julio! Son cœur le lui disait: Julio ne renoncerait jamais à elle. Eh bien, ce serait elle qui renoncerait à lui; oui, elle aurait ce courage, et elle payerait ainsi, magnifiquement, sa dette de reconnaissance. Julio souffrirait d'abord, mais Regla était si belle qu'il se consolerait peut-être, surtout si Feliza s'éloignait.

Il fallait partir... il le fallait! elle y était décidée. Sans l'avoir revu? oh! non, la force humaine a des limites. Elle le reverrait; elle resterait quelques jours avec lui; elle contemplerait ce visage qu'elle ne connaissait plus, ce

regard qu'elle n'avait jamais rencontré; puis elle partirait avec son souvenir... Ses larmes coulèrent de nouveau, mais avec moins d'amertume: le sacrifice a un charme austère et porte déjà en lui-même sa récompense.

Feliza resta longtemps absorbée dans ses réflexions, ne sachant comment s'y prendre pour quitter la maison de son oncle. Enfin son plan fut fait; elle remonta sans bruit à sa chambre pour le mûrir dans le recueillement.

Sa prière dura longtemps ce soir-là. Le Christ d'ivoire suspendu à son chevet la vit plus d'une heure agenouillée, regardant avec des yeux voilés de larmes son cœur percé; mais, quand la jeune fille se releva, son visage avait repris l'expression de sérénité d'une âme résolue à marcher dans la voie droite, quoi qu'il puisse lui en coûter.

XII

Ils sont tous réunis dans le patio de la huerta de San-Lucar et ils attendent...

La matinée s'est passée en préparatifs. Manuela n'a pas quitté ses casseroles; Regla s'est enfermée avec Hortense pour combiner et exécuter une toilette aussi élégante que distinguée. Don Hernandez lui-même a fait son nœud de cravate avec plus de soin qu'à l'ordinaire, et a donné à toutes les parties de sa vaste maison l'indispensable coup d'œil du maître. Feliza, elle, a prié. La prière seule peut la préparer à cette entrevue si désirée... et si redoutée!

C'est Julio qu'on attend. Le duc, pressé de rentrer dans ses domaines pour des affaires urgentes, envoie son fils à la famille Hernandez, afin qu'il offre lui-même ses remerciements à ceux qui l'ont accueilli avec tant de bonté lorsqu'il était aveugle. Le marquis arrive ce jour-même, et son père doit venir le rejoindre un peu plus tard.

Le patio de la huerta est rempli de fleurs variées; des plantes vertes entourent le jet d'eau; tout a un air de fête: évidemment le voyageur sera le bienvenu.

Regla, nonchalamment assise sur un fauteuil de roseau, s'est placée devant la grille, bien en évidence: elle tient à être vue la première. Sa toilette est merveilleusement assortie à sa beauté. Elle a choisi ce matin-là une robe de satin crème, brodée de jais, qui dégage ses épaules et ses bras d'albâtre; car les Espagnoles aiment à porter dans le jour des toilettes qui, chez nous, ne seraient de mise qu'au bal. Elle a pour tout bijou un collier et des bracelets de jais, pour toute coiffure une rose thé, cueillie dans le patio, et piquée dans ses cheveux avec une négligence qui n'est qu'une coquetterie de plus. Elle tient à la main un éventail de satin dont elle joue avec une science consommée.

Feliza s'est réfugiée au fond du patio, sous la galerie, presque cachée par une colonne et voyant sans être vue. Elle a mis une robe sombre; elle a abandonné les coiffures plus élégantes qu'elle avait essayées depuis quelque temps, car elle veut être laide; d'une main courageuse, elle a simplement tordu son immense chevelure pour l'enrouler ensuite autour de sa tête, sans se douter, la pauvre fille, que la coquetterie la plus raffinée n'aurait pu l'inspirer mieux, et que cette couronne sévère s'harmonise admirablement avec son visage sérieux, en même temps qu'elle dégage les lignes gracieuses de son cou délicat.

Mais de telles idées sont bien loin de l'esprit de Feliza : elle attend...

Un bruit de voiture se fait entendre; puis un pas rapide et léger, et un homme paraît à la grille du patio... enfin! Il s'arrête immobile, tandis que les deux jeunes filles le regardent avec un étonnement qui les immobilise aussi. Ce grand jeune homme à la démarche aisée, au regard fier, dont les yeux contemplent avidement les moindres détails du tableau qui s'offre à lui, est-ce bien Julio? le petit aveugle d'autrefois? non, c'est impossible...

C'est lui, pourtant. Il s'avance tandis que son visage s'empreint d'une émotion que lui seul peut éprouver.

Regla se lève avec le plus séduisant des sourires, et lui tend sa belle main blanche. Le jeune homme la prend distraitemment, il continue de chercher du regard.

« Feliza, murmura-t-il d'une voix tremblante.

— Je suis Feliza (1) quand je te vois, dit aimablement Regla, et... elle cherche à le faire asseoir auprès d'elle. Mais il retire sa main, presque brusquement.

— Feliza! » répète-t-il, d'une voix vibrante, tandis que l'anxiété se peint dans ses yeux.

Feliza ne peut résister à cet appel. Elle sort de la galerie et s'avance au grand jour, plus pâle que la colonne à laquelle elle s'appuie. Oh! puissance de l'âme sur le corps : auprès de ce visage empreint d'une émotion poignante, la belle Regla ne semble plus qu'une poupée attifée. Elle suit Julio d'un regard irrité tandis qu'il fléchit un genou devant sa fiancée et couvre sa main de baisers.

« La voilà, murmure-t-il, cette main chérie qui m'a guidé avec tant de patiente sollicitude. Feliza, ma bien-aimée, ce sera moi désormais qui te conduirai dans la vie, par les plus doux sentiers; dis, le veux-tu encore?

— Comment as-tu pu me reconnaître, Julio? demande Feliza, en cherchant à retirer sa main tremblante.

— Ne t'ai-je pas toujours reconnue? croyais-

tu donc que, parce que j'avais des yeux, je ne saurais plus voir? »

Que son regard a de tendresse quand il parle ainsi! que son sourire a de douceur! Pauvre Feliza, tes yeux se mouillent : le sacrifice n'est-il pas au-dessus de tes forces?

Don Hernandez arrive à propos : Il est tout joyeux, le digne homme, et embrasse Julio qu'il appelle son cher enfant.

Mais voici l'heure du repas : on passe dans la salle à manger dont les fenêtres, grandes ouvertes, donnent sur la mer. La table est couverte de fleurs, tout est joyeux, et le cœur du jeune marquis s'épanouit à cet accueil. Cependant Feliza est pâle et silencieuse. Julio ne s'en alarme point : il l'attribue à la timidité, à l'émotion, au trouble qu'il ressent lui-même. En effet, quand il adresse la parole à Feliza, il lui faut chercher ses mots, et il se sent rougir malgré lui. Ah! c'est que son cœur est si plein!... Mais si ses lèvres sont muettes, son regard est éloquent, il ne quitte pas des yeux celle qu'il considère comme sa fiancée, et Regla commence à s'impacienter de cette attitude d'amoureux transi. Cependant elle compte sur la singulière tristesse de Feliza qu'elle a fort bien remarquée. Que signifie cette tristesse? elle l'ignore, mais elle pressent que ce sera un obstacle pour Julio et un secours pour elle. Elle continue donc ses flatteuses prévenances au jeune marquis, avec une confiance qu'aucun échec n'a encore ébranlée.

Julio se laisse aller enfin à causer avec elle et lui rend les menus soins qu'on doit à sa voisine de table. Il a pris une résolution qui le tranquillise; il demandera un entretien à Feliza, et demain il aura le bonheur de la voir et de lui parler sans témoins.

La conversation s'anime : don Hernandez est joyeux, Regla, séduisante, Julio aimable et heureux; Feliza parle peu, mais, dans ses yeux profonds, se reflètent les émotions les plus diverses. La journée s'achève ainsi, et le soir on se sépare en se disant : « A demain. »

Feliza, rentrée dans sa chambre, lit un petit billet que lui a remis Julio au moment où elle lui avait tendu la main. Il lui demande de se trouver dans le jardin le lendemain soir près du bosquet de lauriers-roses, afin de pouvoir être seuls pendant quelques instants. « Ma bien-aimée, dit-il, je ne veux rien t'apprendre de plus que ce que tu sais déjà : je t'aime, et je suis à toi, et mon père sera heureux de te nommer sa fille. »

« Demain soir » Ah! il n'y a plus à reculer, cet entretien est impossible, il faut l'éviter à tout prix : demain soir... Feliza sera partie!

La nuit fut longue pour la pauvre fille; à l'aube seulement elle put fermer les yeux et goûter quelques instants d'un sommeil agité par les songes les plus douloureux.

(1) Feliza, en espagnol, signifie heureuse.

XIII

Quel charme dans le revoir ! Julio le goûtait pleinement. On lui avait donné la chambre qu'il habitait étant enfant, et il prenait plaisir à passer sa main sur chacun des objets qu'il avait touchés si souvent et qui joignaient, par lui, au mérite du souvenir celui de la nouveauté.

Les tentures étaient en cuir de Cordoue, les esteras venaient de Valencia ; un des portraits était signé : Velasquez, un autre : Zurbaran. Les meubles, pour la plupart, rapportés du Pérou, avaient des incrustations et des ciselures d'une richesse merveilleuse qui ne nuisaient en rien à l'élégance de leurs formes, et le regard se reposait, satisfait, sur l'ensemble aussi bien que sur les détails. Mais ce qui ravit le plus Julio, ce fut de voir, posé sur le bureau, dans un mignon passe-partout de velours, le portrait de Feliza. Cette surprise était l'œuvre de la nourrice, qui avait cru faire plaisir au jeune marquis. Elle ne s'était pas trompée : la photographie fut aussitôt enlevée de son cadre et glissée dans le portefeuille de Julio, en compagnie des dernières lettres qu'il avait reçues.

Ce ne fut que bien tard dans la soirée que Julio se décida à fermer la fenêtre d'où lui arrivait, avec la brise de mer, le bruit harmonieux des petites vagues. Il éteignit enfin la lampe, regrettant de voir finir cette journée qu'il avait trouvée si courte, et que les rêves prolongèrent pendant la nuit.

Le lendemain matin, dès sept heures, il descendit au jardin. Rien de plus charmant que ce jardin de la huerta, situé sur une pente rapide qui se terminait par une terrasse de construction moresque ; il était couvert de bosquets de lauriers-roses et d'orangers, et, au centre, cinq magnifiques palmiers dressaient leurs fières silhouettes sur la mer bleue. L'air, embaumé à la fois par les senteurs marines et le parfum des fleurs, était vraiment exquis. Julio l'aspirait avec délices en suivant les allées étroites, désertes à cette heure, mais peuplées pour lui de souvenirs. Machinalement, il se dirigea vers le bosquet de lauriers, devant de douze heures, en véritable amoureux, le rendez-vous qu'il avait donné.

Tout à coup, il sentit une petite main se glisser sous son bras. Il la serra avec transport, car il était tellement absorbé par la pensée de Feliza qu'il ne doutait pas que ce fût elle. Il se trompait : et en s'apercevant de sa méprise il ne put s'empêcher de laisser voir un désappointement peu flatteur pour sa belle compagne. Regla, pourtant, ne parut point s'en apercevoir. Souriant avec grâce, elle appuya nonchalamment son bras sur celui du jeune marquis, et, lui adressant un de

ces coups d'œil à demi voilés qu'elle savait irrésistibles :

« Je vois, dit-elle, Julio, que tu éprouves, ainsi que moi, le besoin de te retremper dans tes souvenirs. En vérité, ajouta la belle fille, avec un léger soupir, le plus heureux temps est celui de l'enfance, et l'on voudrait pouvoir le ressaisir.

— Il me semble, répondit Julio, remis de son trouble, que, pour Regla, le présent n'a rien à envier au passé. On m'a dit que déjà tu es entourée d'une véritable cour, et qu'il n'est pas jusqu'à la hautaine Albion qui ne te rende hommage. Permets-moi de t'en féliciter. »

Sans répondre, elle fredonna, d'une voix lente et douce ce refrain d'une ancienne chanson :

Que no quiero amores
En Inglaterra,
Porque otros mejores
Tuve yo en my tierra.

Je ne veux pas des amours
De l'Angleterre,
Car j'en ai d'autres meilleurs
En mon pays.

Julio fut fort embarrassé. Moins candide que Feliza, il ne pouvait attribuer à la simple bonté les avances incroyables de Regla ; d'un autre côté, il était absolument dépourvu de fatuité, ce qui l'empêchait de croire qu'il avait pu éveiller un sentiment quelconque dans le cœur froid de cette coquette fille ; il ne pouvait donc conserver aucune illusion : Regla faisait la chasse au marquisat. Le jeune homme en éprouva un certain dégoût, mais ne voulant point le manifester à la fille de don Hernandez, il resta muet. Ce silence ne déconcerta pas Regla, peut-être le prit-elle pour le trouble d'un cœur qui s'éprend ; quoi qu'il en fût, elle s'étendit paresseusement sur un banc de gazon et fit signe à Julio de s'asseoir à côté d'elle. Il y était à peine qu'elle poussa un léger cri en lui montrant son cou blanc sur lequel se voyait une goutte de sang.

« J'ai été mordue ! dit-elle.

— Mordue ! s'écria Julio avec surprise. Il n'avait vu aucun reptile ; il n'avait pas vu non plus une longue épine d'aloès que mademoiselle Hortense retrouva ce soir-là dans la poche de sa maîtresse, et qui lui fit faire mille réflexions sur ses manies.

— C'est un aspic, sans doute, dit Regla, feignant une grande frayeur. Ah ! mon Dieu ! je vais mourir.

— Je cours chercher de l'alcali, fit le jeune marquis, en se levant.

— Non ! non ! ne me quitte pas : Il est trop tard. Il faudrait... ah ! si Manuela était ici... elle est si dévouée !

— Pourquoi ? que faut-il faire ?

— Il faudrait sucer la plaie. »

Julio se mit à genoux auprès de Regla, et, approchant ses lèvres du cou de la jeune fille, il

suça consciencieusement la mystérieuse petite plaie. La goutte de sang vermeil arrêtée au bord de la blessure, et les petites boucles d'un noir bleuâtre qui prenaient naissance à la nuque faisaient ressortir la blancheur éblouissante de ce cou nacré dont un peignoir de mousseline, légèrement entr'ouvert, laissait voir les fines attaches. Mais Julio ne remarqua pas plus cela que s'il eût été aveugle; pour lui, ainsi qu'il avait dit à son père, il n'y avait plus qu'une femme au monde : Feliza.

Celle-ci revenait d'une messe matinale et traversait le jardin lorsqu'un léger bruit, parti du bosquet de lauriers-roses, la fit s'avancer de ce côté. Elle vit, à travers les feuilles, Julio collant ses lèvres sur le cou de Regla. Elle s'entendit appeler aussitôt, mais elle s'enfuit en courant, avec la vitesse d'une biche blessée, et alla se réfugier dans sa chambre. Oh ! qui eût pu dire l'angoisse de son cœur ! — Qu'il l'oubliait un jour, elle le désirait sincèrement; mais, si vite ! Était-ce bien Julio, son fidèle et loyal Julio ? Il fallait donc le mépriser maintenant !

Elle tressaillit en entendant prononcer son nom à voix basse. Il était là, devant elle, et quand elle leva sur lui ses yeux rougis, il se jeta à ses genoux.

— Ah ! Feliza, qu'as-tu pensé ? Regla avait été mordue, je suçais sa plaie ; as-tu donc vraiment douté de moi ? »

Une joie immense illumina les traits de la

jeune fille; mais une pensée douloureuse les assombrit aussitôt.

« Qu'importe, dit-elle d'un ton découragé.

— Comment ? que veux-tu dire ? explique-toi, Feliza.

— On te cherche, Julio... écoute...

— Il est affreux de te quitter ainsi. Ce soir, n'oublie pas notre rendez-vous, tu me diras ce que signifient ces paroles et cet air abattu. Ah ! mon amie, que je vais être malheureux jusqu'à ce soir ! »

Elle lui tendit les deux mains en le regardant avec une indécidable tristesse :

« Ce soir, dit-elle, tu sauras tout. »

Il partit Feliza restée seule, s'assit devant son petit bureau. Elle écrivit longtemps; ses larmes tombaient brûlantes sur les lignes serrées sans qu'elle songeât à les essuyer. Quand elle eût fini, elle glissa les feuilles dans une grande enveloppe sur laquelle elle mit le nom de Julio; puis, enfermant ce paquet dans une enveloppe plus grande encore, elle la cacheta et écrivit dessus, en gros caractères :

Confié aux soins de ma chère Manuela, pour le remettre à Julio quand je serai morte.

Un quart d'heure plus tard, le paquet était caché dans un tiroir de la commode de la nourrice sous le mouchoir de soie qu'elle avait coutume de mettre le dimanche.

MARIE LIONNET.

(La fin au prochain numéro.)

LA FRANCE

Si vous voulez dans votre cœur,
Quand mes os seront sous la terre,
Sauver ce que j'eus de meilleur,
Garder mon âme tout entière...
Aimez, sans vous lasser jamais,
Sans perdre un seul jour l'espérance,
Aimez-la comme je l'aimais,
Aimez la France !

Qu'importent les labeurs ingrats
Et l'injustice populaire !
Travaillez de l'âme et des bras
Et je vous répons du salaire.
Conservez ma robuste foi :
Vous aurez de plus la vaillance.
Enfants ! servez-la mieux que moi,
Servez la France !

Servez-la dans l'obscurité
Avec la même idôlatrie.
Arrière toute vanité
Et gloire à toi, sainte Patrie !
Votre honneur, amis, c'est le sien.
Humbles soldats de sa querelle,
Souffrez, sans lui demander rien,
Souffrez pour elle !

Vous tenez d'elle et des aïeux,
De ce grand passé qu'on envie,
Vos mœurs, votre esprit et vos dieux ;
Vous lui devez plus que la vie.
Ne marchandez pas votre sang,
Afin de la rendre immortelle...
Au premier rang, au dernier rang
Mourez pour elle.

V. DE LAPRADE.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

RIZ GLACÉ

125 grammes de riz bien lavé; faites-le cuire dans du lait préalablement bouilli, avec un grain de sel, un peu de beurre frais et du sucre. Faites crever le riz à un feu vif, modérez le feu et faites cuire doucement, ne remuez pas. Quand le riz est cuit et refroidi, mêlez-y un quart de litre de crème fouettée et aromatisée (vanille, citron ou orange), 20 grammes de colle de poisson dissoute dans un peu de lait. Versez dans un

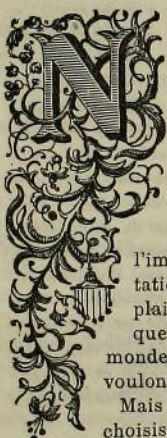
moule et laissez refroidir et prendre dans de la glace ou de l'eau très froide, couvrez avec un jus de framboises ou une crème légère aromatisée.

CRÈME AUX GROSEILLES

Un verre et demi de jus de groseilles rouges, une pinte de crème très épaisse, un quart de sucre râpé mêlé au jus; quand il est fondu, versez le jus sucré dans la crème, remuez bien et placez dans un endroit frais.

REVUE MUSICALE

Assez d'agitations : recueillons-nous! — Les derniers grands Concerts Guilmant. — Compositions nouvelles : musique et poésie.



N'ALLONS-NOUS pas secouer un peu la poussière parisienne et, changeant de ton, d'allure et d'occupations, aller nous retremper dans un air plus pur, en face des horizons sans fin, des cieux irisés, des océans majestueux, des bois profonds et des prairies embaumées? Ce calme dans l'immensité repose si bien des agitations mondaines, des tumultueux plaisirs qui font de notre artistique Paris la première capitale des mondes... « où l'on s'amuse », nous voulons dire des mondes civilisés!

Mais surtout, chères lectrices, ne choisissons pas pour ce lieu de repos et de rénovation une de ces Babylones en miniature, qui n'ont de la liberté agreste pas même l'étiquette, où il nous faudra reprendre une à une toutes les exigences de la vie mondaine, comme toutes ses fatigues.

Cherchons, au contraire, si nous ne l'avons déjà trouvé, un joli nid parfumé, tout enveloppé de fleurs et de feuillages, tout rempli de familles ailées, qui nous donneront de ravissants concerts où elles nous parleront un peu de la terre et beaucoup du ciel. Puis, nous irons voir par

les sentiers si les blés sont mûrs, si la moisson sera abondante. Enfin, si sur la route nous rencontrons quelque pauvre toit où s'abritent une nichée de petits chérubins roses et une veuve attristée luttant contre la misère, entrons-y bien vite. Là, nous éprouverons une émotion autrement profonde et durable que celles d'hier, au bal de madame de L., où notre esprit et notre vanité seuls étaient excités. Nous comprendrons que la vie a un autre but que celui de transformer son or en plaisirs et en fêtes, et qu'il est mille fois plus noble de l'employer aussi un peu à venir en aide aux déshérités, qui ne savent souvent pas la veille si le lendemain leur apportera le pain nécessaire à leur nichée aussi chère qu'affamée. Ah! alors, nous trouverons que cette vie simple, paisible, méditative, en nous coûtant cent fois moins que celle du bruit et de l'éparpillement de soi-même, lui est préférable, car elle nous permet de donner largement et de satisfaire une des plus belles, une des plus impérieuses aspirations du cœur féminin : consoler ceux qui souffrent!

D'ailleurs, il n'y a vraiment plus rien à regretter à Paris, à l'époque où nous sommes. On ne voit que visages plus ou moins exotiques ou inconnus. Les arts se recueillent, les artistes se reposent ou voyagent. Les derniers éléments d'attraction ont dit leur dernier mot en même temps que se sont effeuillées les premières roses. Les théâtres ont eu de bonnes reprises auxquelles un public déjà cosmopolite a fait brillamment fête.

La série des Concerts d'orgue de M. Guilmant, au palais du Trocadéro, s'est terminée dans un enthousiasme croissant. On ne sait vraiment lesquelles il faut admirer le plus de toutes ces pages choisies avec l'art, le goût et la passion d'un bibliophile musical de race.

La troisième de ces séances ouvrait par une véritable curiosité artistique, qui joignait au mérite rare d'avoir été créée en 1591, celui d'être exécutée en 1883, par l'un des plus grands organistes de notre époque, M. Alex. Guilmant. Était-ce la magie de son jeu souple, puissant et expressif, qui avait rajeuni l'œuvre de Frescobaldi? Toujours est-il que sa *Passacaille*, malgré son grand âge, a déployé toutes les séductions de la jeunesse devant le public charmé. Une *Prière*, de Lemmens, dite avec l'onction la plus touchante, contrastait d'une façon inattendue avec le *Carillon*, de M. Rouher, où M. Guilmant a été d'une virtuosité remplie de grâce.

Mais ce qu'il faut entendre, pour en bien saisir toute l'élévation et la profondeur, ce sont les pages magistrales de Hændel, interprétées par notre grand organiste, avec l'orchestre de M. Colonne. Tout est superbe dans ce *premier concerto en sol mineur*! Une autre rareté du même maître a vivement intéressé l'élite des auditeurs : c'est un air de *Déborah*, chanté en véritable artiste par Miss Huntington, avec orgue obligé et l'orchestre. La belle voix de cette cantatrice américaine, que l'on entendait pour la première fois à Paris, y semblait aussi à l'aise que dans l'air de la *Clemenza di Tito*, de Mozart, qui lui a valu de chaleureux applaudissements.

Le *Largo*, de Hændel est une pièce grandiose pour orgue, harpes et orchestre. Rien ne peut rendre l'impression faite sur le public par ce chant d'une incomparable pureté de style et de sentiment. Les harpes, mêlées à l'orgue comme des voix d'anges, celui-ci grave et doux, les enveloppant de ses harmonies célestes auxquelles viennent se joindre, peu à peu, toutes les sonorités contenues de l'orchestre, font de cette page une des plus merveilleuses inspirations que l'on puisse entendre. Mais aussi, quelle exécution parfaite! Ce morceau a été bissé et acclamé comme tous les exécutants. N'est-ce pas s'immortaliser soi-même que de se faire l'interprète d'immortels chefs-d'œuvre avec une telle perfection? On sourit vraiment de pitié en évoquant le souvenir des *turlututus* de nos opérettes en vogue, les *grands succès* du jour! On les entrevoit si infinis, en les rapprochant par la pensée qu'on devine leur piteuse mine s'ils se trouvaient placés à côté de ces œuvres géantes et héroïques.

Après Hændel, Bach; après Bach, Mendelssohn. Dans chacun de ces maîtres, M. Guilmant trouve l'occasion de nous faire admirer son talent sous différents aspects.

La sonate en *ré mineur* de Mendelssohn, comme la *Toccata en la* (avec solos de pédales), de Bach, font acclamer le virtuose. Dans la *Marche-Fantaisie*, sur deux chants d'église, pour orgue, harpes et orchestre; une œuvre de génie, c'est à la fois le compositeur, l'exécutant et le chantre des mélodies divines qui transporte son auditoire jusqu'aux régions de la prière.

D'éminentes personnalités artistiques ajoutaient l'éclat de leur talent à cette troisième fête de rénovation musicale : M. Maurin, dont le violon chante avec une expression et correction de style qui font de ce professeur l'un des plus remarquables de notre Conservatoire de musique; M. Quirot dont la voix et la méthode se prêtent si bien à l'exécution des difficultés que l'on rencontre dans les maîtres classiques; enfin, des harpistes distingués dont les noms nous échappent bien à regret. Le piano tenu, ainsi qu'à la quatrième séance par M. J. Du Sautoy, a vaillamment rempli son rôle qui n'est pas le moins important, dans des solennités d'une aussi haute portée artistique.

Le programme du dernier grand concert contenait aussi des œuvres d'une rareté exquise, que M. Guilmant rehaussait de son immense talent, et qu'il faisait entendre pour la première fois. Nommons d'abord la *Fugue en fa mineur*, de Boëly; l'*Andantino* ravissant de Chauvet, le grand *Concerto en fa*, de Hændel, une composition colossale où la grâce, la gravité, le sentiment, la majesté et la bravoure s'enchaînent, se séparent, se mélangent et se partagent tour à tour entre l'orgue et l'orchestre.

Une autre primeur de *great attraction* était attendue avec un vif intérêt; c'était la *Marche nuptiale*, pour orgue et trois trombones, que le grand compositeur Gounod a écrite, il y a peu de temps, pour le mariage du duc d'Albany. L'effet en a été magistral et l'exécution admirable. Ces importantes pièces et la belle symphonie de M. Guilmant, pour orgue et orchestre, ont marqué ces grandes lignes d'un succès déjà acquis par tant de supériorité dans le choix des ouvrages. On admirait surtout, dans cette composition du maître organiste, la délicieuse *pastorale*, dont la couleur tendre et délicate placée entre l'*allegro* et le brillant *finale*, faisait rêver d'un coup de pinceau de Salvator Rosa sur une toile de Rubens.

Un air d'*Alceste* et une *Cantate* de J. S. Bach ont été remarquablement chantés par madame Vicini-Terrier, dont le beau contralto et la large diction semblent faits pour cette musique sévère. Le vaillant archet de M. Marsick a été autant apprécié dans son *concerto* de Bach que dans les variations si finement dessinées de madame la comtesse de Grandval, qui accompagnait elle-même la virtuose avec toute la grâce de son talent aussi souple qu'original. MM. Lyo-

nel et Dérivis ont été justement applaudis dans des airs de haute valeur, et les derniers braves de cet immense auditoire, décernés à M. A. Guilmant, ont dû lui faire comprendre avec quel empressement nous nous retrouverons tous, l'an prochain, à ses futurs rendez-vous.

Avant de partir vers ce joli coin perdu sous les frais ombrages dont nous parlions en commençant ces lignes, il faut choisir quelques poétiques pages musicales, un peu en rapport avec la situation d'esprit que font naître la vie contemplative et les méditations qu'elle inspire.

Voici une série de morceaux qui conviendront sous tous les rapports à nos jeunes lectrices, et nous ne quitterons pas M. Guilmant avant de leur avoir signalé quelques-unes de ses remarquables compositions pour harmonium ou piano.

Son op. 31, *Aspiration religieuse*, est une actualité de premier ordre. Des harmonies suaves et pleines d'onction s'échappent de ces longs arpèges aux modulations aussi neuves que pénétrantes.

La *Canzonetta*, — *Prière et Berceuse*, — *Villageoise*, — *Recueillement*, sont des pièces d'un caractère séduisant et élevé, toutes écrites pour harmonium.

Une ravissante *Idylle*, pour piano, — une *Pastorale*, duo pour piano et harmonium, et une *Marche triomphale*, pour ces deux instruments, sont des types de grâce et de maestria.

La nomenclature des morceaux de chant que nous avons à recommander n'est pas moins remarquable.

Plaçons au premier rang une rêverie de M. A. Guilmant, dont le titre est tout un poème : *Ce que dit le silence*. Par des harmonies larges, placides, imposantes, il exprime le calme des solitudes profondes, des nuits silencieuses et les rayonnements de l'astre du jour à son réveil. C'est une page de très grande valeur. Une partie d'orgue, sans être obligatoire, ajoute encore plus d'élévation à ce chant inspiré.

L'espace nous manque pour parler aujourd'hui du recueil hors ligne intitulé : *Échos du mois de Marie*; nous y reviendrons le mois prochain.

Les ouvrages de M. Guilmant se trouvent chez l'éditeur Schott, 6, rue du Hasard-Richelieu.

La place de la charmante collection de mademoiselle Wild est toute marquée ici. C'est un bouquet de fraîches mélodies, coloré des tons les plus attrayants. La musique de cet auteur excellent, que nous avons déjà signalée à nos lectrices, se remarque par une grâce et une distinction de style extrêmement rares. Ses petits poèmes musicaux sont écrits avec une clarté et une correction qui dénotent une complète expérience de la science harmonique.

Tout en conservant cette légère teinte qui accuse une instruction musicale classique et soli-

dement fixée par l'étude des maîtres célèbres, son inspiration circule et se dégage avec une franchise, une sûreté d'allure pleines de surprises, de moyens originaux, d'effets gracieux, toujours sobrement calculés. Dans ses accompagnements, elle sait écarter les notes inutiles, le fatras, les prétentieuses formules, si souvent entachées de vulgarité et qui sont presque toujours le signe de la pauvreté des idées. En un mot, sa pensée musicale se dessine nette et précise au milieu des fantaisies de son instrumentation.

Mademoiselle Wild est souvent l'auteur des gracieux poèmes où elle puise ses mélodiques inspirations; nous les citerons des premiers parmi cette collection dont voici les titres et l'appréciation rapide.

L'Abeille et le Papillon, une belle méditation qui, sous son aspect naïf et tendre, renferme des enseignements élevés. L'accompagnement en trémolos discrets en est délicieux, et soutient avec à-propos ce chant d'une certaine ampleur.

Les Hirondelles de Notre-Dame, ravissant petit poème, se développe sur une mélodie simple et élégante, qui offre à une voix tant soit peu exercée le moyen de se faire valoir.

Dans le *Langage du rossignol*, mademoiselle Wild a extrait la note tendre, laissant avec bon goût de côté les ambitieuses imitations de trilles, qui, hélas! quoi qu'on fasse, n'arriveront jamais à cette perfection du « chantre des nuits heureuses. » C'est un gentil dialogue, rempli de sentiment et écrit avec art.

Sous ce titre : *Amour-Amitié*, on remarquera un chant attristé, l'expression vraie d'un cœur endolori qui tour à tour regrette et espère. Beaucoup de savoir dans cette touchante simplicité.

Écrit dans le même style, mais d'un genre plus léger, le *Ruisseau* est une inspiration où circule la sève et la grâce de la jeunesse. Elle est de plus extrêmement facile.

Deux belles poésies de M. H. Nougier ont merveilleusement inspiré la savante musicienne. *Les Contes villageois*, rimés gaiement à la gauloise, se promènent, alertes, à travers une musique franchement accorte, venue d'un seul jet, bien vocale et assurant le succès de l'exécutant par sa facture mélodique autant que spirituelle.

O, ma belle montagne! est une gentille pastorale, reflétant, dans la partie musicale comme dans les paroles, la majesté des cimes alpestres, la profondeur des abîmes et surtout la douce quiétude des vallées paisibles.

Quelle gravité souveraine et tendre dans cette *Prière* de Sully-Prudhomme, aux vers si harmonieux! Mademoiselle Wild a écrit là une maîtresse page, où elle a su trouver et conserver la note juste de cette désespérance résignée, qui voit passer le bonheur, l'attend, le désire, mais ne saurait faire un pas pour le saisir : philoso-

phie amère peut-être, mais du moins plus qu'aucune autre, à l'abri des déceptions. C'est un morceau de caractère et de style très élevés.

L'auteur de ces compositions a écrit beaucoup de musique religieuse fort appréciée; des noëls, psaumes, recueils de cantiques, une messe, des prières en chœur, des *ave Maria*, *ô Salutaris*, etc., qui sont édités, ainsi que ses mélodies, chez Durand, Schœnewerk et Cie, 4, place de la Madeleine.

Il nous reste peu d'espace pour parler, comme nous le voudrions et comme elles le méritent, des œuvres récentes de deux musiciens distingués. Nous ne ferons que les indiquer aujourd'hui, nous réservant d'entrer plus avant dans l'analyse à notre prochain numéro. Nos lectrices sauront toujours, quoique sommairement, que ce sont des ouvrages dignes de leur être présentés.

L'un a pour titre *Cassandra*, monologue lyrique, pour soprano, musique de M. L. de Maupéou, couronnée par la *Société des compositeurs*. Cette récompense a été sanctionnée récemment par le grand succès de *Cassandra* à la brillante séance du *Cercle des Mirlitons*, place Vendôme, succès partagé avec les airs de ballet de Léo Delibes, et l'orchestre Padeloup sous la direction de M. de Maupéou. Le brillant soprano de madame Caron a su en faire ressortir les pages dramatiques comme les parties consacrées à l'expression des tendres sentiments. M. de Maupéou a la sûreté de touche d'une plume exercée; sa petite partition est remarquablement orchestrée, et l'on sent dans ce cadre limité un symphoniste habile qui peut aborder les grandes péripéties de la scène.

Éditeur : Hamelle, 22, boulevard Malesherbes.

L'autre ouvrage, d'un genre absolument différent, est une création fort originale et d'une grâce charmante. C'est en quelque sorte un calendrier, où chaque mois de l'année est représenté par une page mélodique écrite dans le caractère qui lui convient. C'est une idée aussi neuve qu'ingénieuse, et qui a été exploitée avec autant d'art que de goût par le musicien, M. de Kervéguen. Ces douze mois pourraient bien conduire leurs auteurs jusqu'à la scène Favart, et, au lieu du titre romanesque de *Un an d'amour*, prendre celui de *L'An du succès*.

Ce rapide coup d'œil autour des lignes principales de ces nouvelles productions lyriques a besoin d'être complété par le nom du poète qui a si heureusement inspiré les deux musiciens d'avenir. Nommer simplement M. Paul Collin, c'est dire en un mot que *Cassandra* de M. de Maupéou et les *Scènes poétiques*, des douze mois de l'année, par M. de Kervéguen, sont des poésies de maître, qui se lisent sans musique, qui chantent elles-mêmes, charment toutes seules, et charmeront bientôt l'amateur de beaux vers, car M. Paul Collin doit sous peu publier un nouveau volume de ses inspirations poétiques. Nous retrouverons donc prochainement ces trois artistes de talent, et nous ferons connaître encore à nos lectrices un certain nombre de mélodies fort réussies, de M. de Kervéguen, parmi lesquelles M. P. Collin a semé l'éclat et la douceur de ses vers harmonieux.

Les compositions de M. de Kervéguen se trouvent chez Léon Grus, éditeur, place Saint-Augustin.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

MES CHÈRES LECTRICES,



Il y a des jours où le soleil est si brillant, l'air si léger, la verdure si tentante que l'on prend un désir subit de promenades à travers champs. On rêve de kilomètres, de courses à toute vapeur. C'est une effervescence dans le cerveau qui nous porte fatalement, avant l'heure des grands voyages, à prendre un billet pour n'importe quelle station herbeue des environs de Paris, afin d'y faire quelques heures d'école buissonnière.

Ceci est un préambule pour vous expliquer

comment j'attendais hier à la gare Saint-Lazare le train qui devait me déposer à Rueil.

Rien n'est plus amusant qu'une salle d'attente, quand on la considère au point de vue des études psychologiques : toutes les passions surexcitées, toutes les humeurs en ébullition, tous les côtés faibles mis en lumière, défilent sous les yeux du spectateur avec une naïve inconscience. Il y a les jeunes garçons qui piaffent et causent mille tourments à la mère. Celle-ci, semblable à une poule inquiète va de l'un à l'autre, les appelle, les compte et les reperd la minute d'après : « Georges, reste ici ; Paul, tu vas

tomber; Jules, fais donc attention!» Et Georges s'enfonça au plus épais de la foule, Paul roule avec une chaise dont le dossier s'introduit dans des volants brodés et y cause de grands ravages, Jules s'élance sur le pied d'un vieux monsieur qui pousse un rugissement, tandis que la pauvre mère glousse en vain.

A l'écart, j'aperçois un jeune couple d'aspect agréable, je me rapproche de lui, et je saisis ce bout de colloque murmuré d'une voix sifflante et le sourire aux lèvres : « Ma chère, si vous m'aviez dit en partant que vous étiez de cette humeur, nous serions restés chez nous. — Mon cher, si j'avais pensé que vous ne changeriez pas en route, je ne serais certes pas venue. » Je me sauve laissant ce ménage à ses difficultés.

Une exclamation se fait entendre derrière moi : — Ah mon Dieu! j'ai oublié d'ôter la clef de mon armoire à glace. » La petite boulotte qui laisse échapper ce cri du cœur complète les renseignements. Elle a une domestique nouvelle dont elle n'est pas sûre, et tout son linge de toile neuf est dans ladite armoire : c'est navrant.

Je m'assieds. A côté de moi une belle nourrice dont les rubans bleus me rappellent les processions, au temps où il y avait des processions et des bannières, cherche en vain à calmer son poupon. Le baby pousse des cris aigus, on a beau lui dire que la marchande de journaux va l'enlever, aucune considération ne l'arrête, aucune menace ne le touche, et il m'assourdit par ses clameurs. Heureusement, on ouvre les portes. Les trois garnements se précipitent et prennent d'assaut un wagon que je note en passant pour l'éviter; j'échappe également à la nourrice, mais je partage le sort du petit ménage agacé et de la dame à l'armoire. Il y a aussi dans notre compartiment une sorte de scaphandre articulé dont la carapace a besoin d'une longue étude pour être comprise; une forme humaine se meut sous cet appareil bizarre. Ce mystère m'inquiète, et la mine renfrognée de mes voisins n'est pas pour me tranquilliser. Je m'assure qu'il y a un bouton électrique en cas de malheur, et j'attends les événements.

O douceur des champs, mystérieuse influence de la nature! peu à peu, les physiologies se détendent, les voix s'adoucissent. J'entends bientôt une exclamation joyeuse, c'est la propriétaire de ce linge si compromis qui vient de retrouver sa clef au fond d'une poche. Les époux grincheux s'humanisent. Monsieur sent qu'il a tous les torts, et il cherche à les réparer en offrant son *Figaro*. — Madame remercie doucement d'un petit geste discret, qui veut dire : J'ai été un peu vive, mais je dois à ma dignité de ne pas me rendre à la première sommation. — Monsieur ferme la glace qui ébouriffe la frange de madame. Nous allons étouffer, mais, ça ne compte pas. — Madame tend la main pour qu'on lui mette son dernier bouton de gant. Elle s'écrie enfin,

« comme tu as eu une bonne idée en me proposant cette promenade! — N'est-ce pas, le temps est délicieux. — Adorable. — Où dînerons-nous ce soir? — Où tu voudras. » Allons tout va bien, d'autant que le scaphandre ôte sa tête artificielle et la dépose dans le filet à côté de son trident dont la fourche en demi cercle pourrait nous embrocher tous. Courage et confiance, le redoutable inconnu est un bon jeune homme qui n'en veut, paraît-il, qu'aux papillons; par exemple, il leur en veut beaucoup. Il paraît que lorsqu'on court sérieusement après le léger insecte, on doit se vêtir comme un plongeur, sans doute d'après l'adage espagnol qui dit que « ce qui préserve du froid préserve de la chaleur. »

Nous voici à Rueil. Nous quittons le chemin de fer, et c'est une véritable houle qui nous conduit au petit tramway à vapeur avec lequel nous devons aller à Marly-le-Roi. Nous grimpons sur l'impérial couvert, et nous voici de nouveau en route.

Quelle heureuse invention que ces voitures à étages, glissant sur leurs rails, sans secousses, à travers le plus joli pays du monde. Les maisons, les champs, les jardins passent tranquillement sous nos yeux; on dirait qu'ils marchent pour notre plaisir, et que c'est nous qui restons immobiles. Voici un vieux peuplier plein de nids, je pourrais saisir leurs couvées en étendant le bras. Puis, le défilé des villas coquettes. Sur le perron rose de celle-ci, une jeune fille assise fait un gros bouquet; elle l'éloigne d'elle par un mouvement gracieux, afin de jouir de l'effet d'ensemble, puis elle le rapproche pour en aspirer le parfum, y ajoute une rose; elle semble consulter un homme âgé dont le buste émerge d'une fenêtre voisine, et dont le regard dit clairement que la plus jolie fleur de son parterre est cette enfant qui pose sans le savoir sous ses yeux... mais ils sont déjà loin. Ici l'on met le couvert au pied d'un gros marronnier. Un rayon indiscret s'éparpille sur la nappe blanche, fait reluire l'argenterie et flamber les cristaux, une abeille irritée bourdonne autour d'une gelée topaze défendue par sa prison transparente. Encore un mur; un jardin; dix jardins. Dans celui-ci, un enfant et un terre-neuve se roulent sur le sol et se disputent un journal en lambeaux; ils s'arrêtent interdits en entendant siffler notre machine, et la bonne grosse bête se place immédiatement au poste périlleux pour défendre son jeune maître, mais nous nous éloignons, et ils reprennent leurs ébats.

Voici la rivière toute diamantée, des barques joyeuses la sillonnent. Jadis, les pirates normands, prédécesseurs de nos gais canotiers, glissaient sans bruit le long de ces rives charmantes et, par une nuit obscure, surprenaient les riverains sans défiance. Les Bougivalais furent emmenés captifs, quelques-uns restèrent pendus à leurs propres arbres, et les Parisiens venus

tardivement à leur secours furent si cruellement battus sur les hauteurs environnantes que l'endroit en garda le nom de Male-Maison.

Nous descendons à Marly. Le paysage est mélancolique, c'est bien celui qui convient à une grandeur déchue. Ce mur qui s'écroule, ce tertre pelé, cette enceinte enfeu sous le lierre et rongée par le temps, sont tout ce qui reste de l'Ermitage du grand roi. Ici fut le pavillon central entouré de douze autres plus petits représentant le soleil et les douze signes du zodiaque. Là fut cette magnifique cascade qui s'épandait sur soixante-trois marches de marbre blanc. Aujourd'hui, quelque pierre détachée roule de temps à autre sur ses pentes irrégulières et vient réveiller le lézard endormi au soleil. Mais les arbres sont splendides, et un merle caché dans la brousaille chante l'éternel renouveau.

Saint-Simon avec sa verve caustique et son langage original donne sur le château de Marly de piquants détails; en voici quelques-uns que j'ai notés pour vous, mes chères lectrices.

« Le roi, lassé du beau et de la foule, se persuada qu'il voulait quelquefois du petit et de la solitude. Il trouva derrière Luciennes un valon étroit, profond, à bords escarpés, inaccessible par les marécages, sans aucune vue, qui s'appelait Marly. Cette clôture sans vue ni moyen d'en avoir fit tout son mérite; l'étroitesse du vallon où l'on ne pouvait s'étendre y ajouta beaucoup : il crut choisir un ministre, un favori, un général d'armée. »

Le bon coup de patte en passant.

« L'Ermitage fut fait : ce n'était que pour y coucher trois nuits, du mercredi au samedi, deux ou trois fois l'année avec une douzaine de courtisans en charge, les plus indispensables; peu à peu l'Ermitage fut augmenté. D'accroissement en accroissement, les collines furent taillées pour faire place et y bâtir. Enfin en bâtiments, en jardins, en eaux, en aqueducs, en ce qui est si curieux sous le nom de *machine de Marly*, en parc, en forêts ornées et renfermées, en statues et meubles précieux, en grands arbres qu'on y a apportés sans cesse de Compiègne et de bien plus loin, dont les trois quarts mouraient et qu'on remplaçait aussitôt, en allées obscures subitement changées en d'immenses pièces d'eau où l'on se promenait en gondoles, ou remises en forêts à n'y pas voir le jour dès le moment qu'on les plantait; que si l'on y ajoute les dépenses de ces continuels voyages qui devinrent enfin égaux aux séjours de Versailles, on ne dira pas trop sur Marly en comptant par milliards. »

Et savez-vous, mesdemoiselles, le plaisir favori des belles dames de la cour à l'Ermitage? C'était de vendre, costumées en Chinoises ou Japonaises, dans des boutiques préparées à cet effet, des choses « infinies par la beauté et la sin-

gularité ». Vous levez, il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Mais les bois nous réclament, nous nous enfonçons sous la futaie, j'observe deux petits lapins gravement assis. Ils devisent au centre d'une clairière et s'absorbent dans leur conversation. L'un d'eux nous aperçoit pourtant : quelle fuite et quelles tournures avec les petites queues troussées et les oreilles peureuses!

Nous atteignons le village. Là aussi les souvenirs abondent, mais ils sont d'une nature toute différente; chaque villa, chaque parc a son héros et ses anecdotes; en passant j'aperçois l'allée de sphinx en granit rose dont Sardou a eu l'originale idée d'embellir son domaine; je me repose un instant sur une pierre à la porte de Monte-Cristo où A. Dumas enfouit une fortune et raconte de si jolies histoires, etc., etc.

La longue avenue que nous suivons ensuite pendant une demi-heure se peuple de citadins, de voitures, de militaires : voici Saint-Germain, encore quelques pas, et nous déboucherons sur sa terrasse. Penchée sur la balustrade qui la longe dans toute son étendue, j'admire le ravissant panorama qui s'offre à mes yeux. C'est un monde en miniature que cette vallée de la Seine.

Vous connaissez toutes ces tableaux à musique qui représentent la Californie : il y a une ville, une forêt, une rivière, un pont. Sur la rivière un bateau, sur le pont un chemin de fer, au-dessus de la ville un ballon. Quand on tire la chaîne, on voit le bateau glisser sur l'onde, le chemin de fer fuir vers l'horizon, le ballon s'élancer dans l'infini. A Saint-Germain, c'est la même chose, il y en a pour tous les goûts, même pour ceux que quatre heures de promenade ont vivement surexcités en dehors des jouissances purement spéculatives. A ceux donc qui trouvent qu'un bon dîner finit bien une belle journée, je conseille de se diriger vers le pavillon Henri IV, ainsi nommé parce que Louis XIV y naquit. Ils demanderont, pour rester dans la couleur locale, un potage Saint-Germain, un filet béarnaise, toujours à cause du berceau de Louis XIV, le reste à leur choix suivant leurs capacités. Et tandis qu'ils calment un légitime appétit, la boîte à musique continue à fonctionner sous leurs yeux. Le joli joujou, si l'on pouvait l'emporter!

La nuit est venue, nuit de juillet pleine d'étoiles et de parfums, nous passons devant le château dont la masse silencieuse prend des proportions gigantesques et des aspects féériques dans l'obscurité. La gare, en revanche, est petite et fort animée. Le train siffle, il s'ébranle, il nous emporte, nous allons rentrer dans la fournaise, et voilà qu'il faut dire adieu à l'air pur, aux nids, aux fleurs, à tout ce qui est charmant dans la nature.

C. DE LAMIRAUDIE.

MOSAÏQUE

Les méchants sont dans ce monde pour exercer la patience des bons.

Saint Augustin.

Un peu de tout, rien à souhait, grand moyen d'être modéré, sage et content.

Joubert.

MOTS EN TRIANGLE

Dans les rameaux fleuris volait l'oiseau siffleur,
S'enivrant de rosée au bord de chaque fleur.
Dans la classe, Guguss étudiait l'histoire
Du prophète nourri par une bande noire;
Polythe éparpillait avec sa rouge main,
Pour la poule introduite en cachette, du grain;
Toto, contre l'article épuisait tout son zèle
Et Fifi soupirait aux pieds de la voyelle.

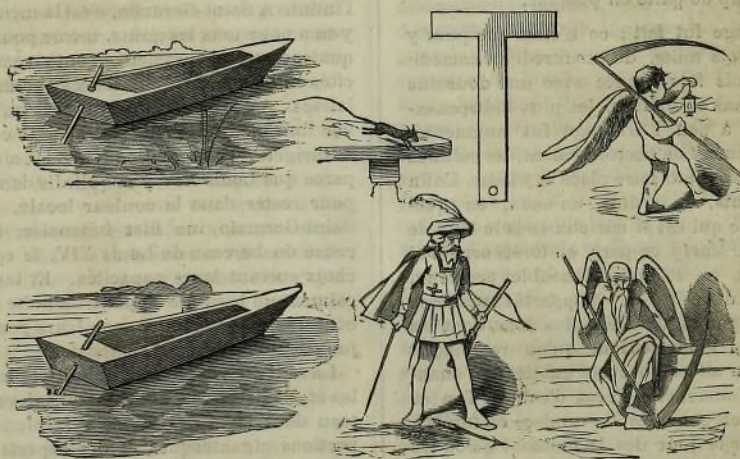
LOGOGRIPE

De la lie et de l'ail ! c'est une triste chère
— Je n'y puis ajouter, cher lecteur, que du lait.
Recourir au marché me sera nécessaire,
— L'étal n'est pas bien loin, — mon âne s'y rendrait
— Je puis offrir un lit, — et le lin que je file
En fournit les draps blancs, — la taie d'oreiller ;
— Si vous êtes chasseur, mon domaine infertile
Ne manque pas du moins tout à fait de gibier.
— Un intime ennemi déchire mes entrailles ;
— Un volcan embrasé fermente dans mon sein ;
— Et, dussé-je risquer, lecteur, que tu me railles,
J'oserai t'avouer que je parle latin.

MOTS HOMOPHONES

Arrosant des sites fleuris.
Je coule non loin de Paris,
Cotoyant de charmants villages :
L'un deux, portant mon nom est riche en verts
— Je suis encore une cité [ombrages.
Où l'on va chercher la santé
Sous le doux ciel de la Provence ;
Dont je suis chef-lieu de canton :
Lieux bénis par la Providence.
— Enfin, je suis ce qui fut aujourd'hui
Et, sans retour évanoui ;
Dès que je suis je cesse d'être,
Et je ne dois jamais renaître.

REBUS



Mots en triangle de juin : R O U T E
O G R E
U R I
T E
E

Les mots Homophones (appelés par erreur, Logogriphe) de Juin sont : Hannon et anon.

Explication du Rébus de Juin :

Un honnête homme agit sans témoin de la même façon qu'en public.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.